Caligula *a été représenté pour la première fois en 1945 sur la scène du Théâtre Hébertot (direction Jacques Hébertot), dans la mise en scène de Paul Œttly ; le décor étant de Louis Miquel et les costumes de Marie Viton.*

DISTRIBUTION

CALIGULA	*Gérard Philipe.*
CAESONIA	*Margo Lion.*
HÉLICON	*Georges Vitaly.*
SCIPION	*Michel Bouquet,* puis *Georges Cormier.*
CHEREA	*Jean Barrère.*
SENECTUS, *le vieux patricien*	*Georges Saillard.*
METELLUS, *patricien*	*François Darbon,* puis *René Desormes.*
LEPIDUS, *patricien*	*Henry Duval.*
OCTAVIUS, *patricien*	*Norbert Pierlot.*

PATRICIUS, *l'intendant*	*Fernand Liesse.*
MEREIA	*Guy Favières.*
MUCIUS	*Jacques Leduc.*
PREMIER GARDE	*Jean Œttly.*
DEUXIÈME GARDE	*Jean Fonteneau.*
PREMIER SERVITEUR	*Georges Carmier,* puis *Daniel Crouet.*
DEUXIÈME SERVITEUR	*Jean-Claude Orlay.*
TROISIÈME SERVITEUR	*Roger Saltel.*
FEMME DE MUCIUS	*Jacqueline Hébel.*
PREMIER POÈTE	*Georges Carmier,* puis *Daniel Crouet.*
DEUXIÈME POÈTE	*Jean-Claude Orlay.*
TROISIÈME POÈTE	*Jacques Leduc.*
QUATRIÈME POÈTE	*François Darbon,* puis *René Desormes.*
CINQUIÈME POÈTE	*Fernand Liesse.*
SIXIÈME POÈTE	*Roger Saltel.*

La scène se passe dans le palais de Caligula.

Il y a un intervalle de trois années entre le premier acte et les actes suivants.

ACTE PREMIER[1]

SCÈNE PREMIÈRE

Des patriciens, dont un très âgé, sont groupés dans une salle du palais et donnent des signes de nervosité.

PREMIER PATRICIEN

Toujours rien.

LE VIEUX PATRICIEN

Rien le matin, rien le soir.

DEUXIÈME PATRICIEN

Rien depuis trois jours.

LE VIEUX PATRICIEN

Les courriers partent, les courriers reviennent. Ils secouent la tête et disent : « Rien. »

DEUXIÈME PATRICIEN

Toute la campagne est battue, il n'y a rien à faire.

PREMIER PATRICIEN

Pourquoi s'inquiéter à l'avance ? Attendons. Il reviendra peut-être comme il est parti.

LE VIEUX PATRICIEN

Je l'ai vu sortir du palais. Il avait un regard étrange.

PREMIER PATRICIEN

J'étais là aussi et je lui ai demandé ce qu'il avait.

DEUXIÈME PATRICIEN

A-t-il répondu ?

PREMIER PATRICIEN

Un seul mot : « Rien. »

Un temps. Entre Hélicon, mangeant des oignons.

DEUXIÈME PATRICIEN, *toujours nerveux.*

C'est inquiétant.

PREMIER PATRICIEN

Allons, tous les jeunes gens sont ainsi.

LE VIEUX PATRICIEN

Bien entendu, l'âge efface tout.

DEUXIÈME PATRICIEN

Vous croyez?

PREMIER PATRICIEN

Souhaitons qu'il oublie.

LE VIEUX PATRICIEN

Bien sûr ! Une de perdue, dix de retrouvées.

HÉLICON

Où prenez-vous qu'il s'agisse d'amour ?

PREMIER PATRICIEN

Et de quoi d'autre?

HÉLICON

Le foie peut-être. Ou le simple dégoût de vous voir tous les jours. On supporterait tellement mieux nos contemporains s'ils pouvaient de temps en temps changer de museau. Mais non, le menu ne change pas. Toujours la même fricassée.

LE VIEUX PATRICIEN

Je préfère penser qu'il s'agit d'amour. C'est plus attendrissant.

HÉLICON

Et rassurant, surtout, tellement plus rassurant. C'est le genre de maladies qui n'épargnent ni les intelligents ni les imbéciles.

PREMIER PATRICIEN

De toute façon, heureusement, les chagrins ne sont pas éternels. Êtes-vous capable de souffrir plus d'un an?

DEUXIÈME PATRICIEN

Moi, non.

PREMIER PATRICIEN

Personne n'a ce pouvoir.

LE VIEUX PATRICIEN

La vie serait impossible.

PREMIER PATRICIEN

Vous voyez bien. Tenez, j'ai perdu ma femme, l'an passé. J'ai beaucoup pleuré et puis j'ai oublié. De temps en temps, j'ai de la peine. Mais, en somme, ce n'est rien.

LE VIEUX PATRICIEN

La nature fait bien les choses.

HÉLICON

Quand je vous regarde, pourtant, j'ai l'impression qu'il lui arrive de manquer son coup.

Entre Cherea.

PREMIER PATRICIEN

Eh bien?

CHEREA

Toujours rien

HÉLICON

Du calme, Messieurs, du calme. Sauvons les apparences. L'Empire romain, c'est nous. Si nous perdons la figure, l'Empire perd la tête. Ce n'est pas le moment, oh non! Et pour commencer, allons déjeuner, l'Empire se portera mieux.

LE VIEUX PATRICIEN

C'est juste, il ne faut pas lâcher la proie pour l'ombre.

CHEREA

Je n'aime pas cela. Mais tout allait trop bien. Cet empereur était parfait.

DEUXIEME PATRICIEN

Oui, il était comme il faut : scrupuleux et sans expérience.

PREMIER PATRICIEN

Mais, enfin, qu'avez-vous et pourquoi ces lamentations? Rien ne l'empêche de continuer. Il aimait Drusilla, c'est entendu. Mais elle était sa sœur, en somme. Coucher avec elle, c'était déjà beaucoup. Mais bouleverser Rome parce qu'elle est morte, cela dépasse les bornes.

CHEREA

Il n'empêche. Je n'aime pas cela, et cette fuite ne me dit rien.

LE VIEUX PATRICIEN

Oui, il n'y a pas de fumée sans feu.

PREMIER PATRICIEN

En tout cas, la raison d'État ne peut admettre un inceste qui prend l'allure des tragédies. L'inceste, soit, mais discret.

HÉLICON

Vous savez, l'inceste, forcément, ça fait toujours un peu de bruit. Le lit craque, si j'ose m'exprimer ainsi. Qui vous dit, d'ailleurs, qu'il s'agisse de Drusilla?

DEUXIÈME PATRICIEN

Et de quoi donc alors ?

HÉLICON

Devinez. Notez bien, le malheur c'est comme le mariage. On croit qu'on choisit et puis on est choisi. C'est comme ça, on n'y peut rien. Notre Caligula est malheureux, mais il ne sait peut-être même pas pourquoi ! Il a dû se sentir coincé, alors il a fui. Nous en aurions tous fait autant. Tenez, moi qui vous parle, si j'avais pu choisir mon père, je ne serais pas né.

Entre Scipion.

SCÈNE II

CHEREA

Alors ?

SCIPION

Encore rien. Des paysans ont cru le voir, dans la nuit d'hier, près d'ici, courant à travers l'orage.
Cherea revient vers les sénateurs. Scipion le suit.

CHEREA

Cela fait bien trois jours, Scipion?

SCIPION

Oui. J'étais présent, le suivant comme de coutume. Il s'est avancé vers le corps de Drusilla. Il l'a touché avec deux doigts. Puis il a semblé réfléchir, tournant sur lui-même, et il est sorti d'un pas égal. Depuis, on court après lui.

CHEREA, *secouant la tête.*

Ce garçon aimait trop la littérature.

DEUXIÈME PATRICIEN

C'est de son âge.

CHEREA

Mais ce n'est pas de son rang. Un empereur artiste, cela n'est pas convenable. Nous en avons eu un ou deux, bien entendu. Il y a des brebis galeuses partout. Mais les autres ont eu le bon goût de rester des fonctionnaires.

PREMIER PATRICIEN

C'était plus reposant.

LE VIEUX PATRICIEN

À chacun son métier.

SCIPION

Que peut-on faire, Cherea ?

CHEREA

Rien.

DEUXIÈME PATRICIEN

Attendons. S'il ne revient pas, il faudra le remplacer. Entre nous, les empereurs ne manquent pas.

PREMIER PATRICIEN

Non, nous manquons seulement de caractères.

CHEREA

Et s'il revient mal disposé ?

PREMIER PATRICIEN

Ma foi, c'est encore un enfant, nous lui ferons entendre raison.

CHEREA

Et s'il est sourd au raisonnement?

PREMIER PATRICIEN, *il rit.*

Eh bien ! n'ai-je pas écrit, dans le temps, un traité du coup d'État ?

CHEREA

Bien sûr, s'il le fallait! Mais j'aimerais mieux qu'on me laisse à mes livres.

SCIPIOIN

Je vous demande pardon.

Il sort.

CHEREA

II est offusqué.

LE VIEUX PATRICIEN

C'est un enfant. Les jeunes gens sont solidaires.

HÉLICON

Solidaires ou non, ils vieilliront de toute façon.

Un garde apparaît : « On a vu Caligula dans le jardin du palais. »
Tous sortent.

SCÈNE III

La scène reste vide quelques secondes. Caligula entre furtivement par la gauche. Il a l'air égarê, il est sale, il a les cheveux pleins d'eau et les jambes souillées. Il porte plusieurs fois la main à sa bouche. Il avance vers le miroir et s'arrête dès qu'il aperçoit sa propre image. Il grommelle des paroles indistinctes, puis va s'asseoir, à droite, les bras pendants entre les genoux écartés. Hélicon entre à gauche. Apercevant Caligula, il s'arrête à l'extrémité de la scène et l'observe en silence. Caligula se retourne et le voit. Un temps.

SCÈNE IV

HÉLICON, *d'un bout de la scène à l'autre.*

Bonjour, Caïus.

CALIGULA, *avec naturel.*

Bonjour, Hélicon.

Silence.

HÉLICON

Tu sembles fatigué ?

CALIGULA

J'ai beaucoup marché.

HÉLICON

Oui, ton absence a duré longtemps.

Silence.

CALIGULA

C'était difficile à trouver.

HÉLICON

Quoi donc?

CALIGULA

Ce que je voulais.

HÉLICON

Et que voulais-tu ?

CALIGULA, *toujours naturel.*

La lune.

HÉLICON

Quoi?

CALIGULA

Oui, je voulais la lune.

HÉLICON

Ah!

Silence. Hélicon se rapproche.

Pour quoi faire ?

CALIGULA

Eh bien!... C'est une des choses que je n'ai pas.

HÉLICON

Bien sûr. Et maintenant, tout est arrangé ?

CALIGULA

Non, je n'ai pas pu l'avoir.

HÉLICON

C'est ennuyeux.

CALIGULA

Oui, c'est pour cela que je suis fatigué.

Un temps.

CALIGULA

Hélicon !

HÉLICON

Oui, Caïus.

CALIGULA

Tu penses que je suis fou.

HÉLICON

Tu sais bien que je ne pense jamais. Je suis bien trop intelligent pour ça.

CALIGULA

Oui. Enfin ! Mais je ne suis pas fou et même je n'ai jamais été aussi raisonnable. Simplement, je me suis senti tout d'un coup un besoin d'impossible. *(Un temps.)* Les choses, telles qu'elles sont, ne me semblent pas satisfaisantes.

HÉLICON

C'est une opinion assez répandue.

CALIGULA

II est vrai. Mais je ne le savais pas auparavant. Maintenant, je sais. *(Toujours naturel.)* Ce monde, tel qu'il est fait, n'est pas supportable. J'ai donc besoin de la lune, ou du bonheur, ou de l'immortalité, de quelque chose qui soit dément peut-être, mais qui ne soit pas de ce monde.

HÉLICON

C'est un raisonnement qui se tient. Mais, en général, on ne peut pas le tenir jusqu'au bout.

CALIGULA,
se levant, mais avec la même simplicité.

Tu n'en sais rien. C'est parce qu'on ne le tient jamais jusqu'au bout que rien n'est obtenu. Mais il suffit peut-être de rester logique jusqu'à la fin.

// regarde Hélicon.

Je sais aussi ce que tu penses. Que d'histoires pour la mort d'une femme ! Non, ce n'est pas cela. Je crois me souvenir, il est vrai, qu'il y a quelques jours, une femme que j'aimais est morte. Mais qu'est-ce que l'amour? Peu de chose. Cette mort n'est rien, je te le jure; elle est seulement le signe d'une vérité qui me rend la lune nécessaire. C'est une vérité toute simple et toute claire, un peu bête, mais difficile à découvrir et lourde à porter.

HÉLICON

Et qu'est-ce donc que cette vérité, Caïus ?

CALIGULA, *détourné, sur un ton neutre.*

Les hommes meurent et ils ne sont pas heureux.

HÉLICON, *après un temps.*

Allons, Caïus, c'est une vérité dont on s'arrange très bien. Regarde autour de toi. Ce n'est pas cela qui les empêche de déjeuner.

CALIGULA, *avec un éclat soudain.*

Alors, c'est que tout, autour de moi, est mensonge, et moi, je veux qu'on vive dans la vérité ! Et justement, j'ai les moyens de les faire vivre dans la vérité. Car je sais ce qui leur manque, Hélicon. Ils sont privés de la connaissance et il leur manque un professeur qui sache ce dont il parle.

HÉLICON

Ne t'offense pas, Caïus, de ce que je vais te dire. Mais tu devrais d'abord te reposer.

CALIGULA, *s'asseyant et avec douceur.*

Cela n'est pas possible, Hélicon, cela ne sera plus jamais possible.

HÉLICON

Et pourquoi donc ?

CALIGULA

Si je dors, qui me donnera la lune ?

HÉLICON, *après un silence.*

Cela est vrai.

Caligula se lève avec un effort visible.

CALIGULA

Écoute, Hélicon. J'entends des pas et des bruits de voix. Garde le silence et oublie que tu viens de me voir.

HÉLICON

J'ai compris.

Caligula se dirige vers la sortie. Il se retourne.

CALIGULA

Et, s'il te plaît, aide-moi désormais.

HÉLICON

Je n'ai pas de raisons de ne pas le faire, Caïus. Mais je sais beaucoup de choses et peu de choses m'intéressent. À quoi donc puis-je t'aider?

CALIGULA

À l'impossible.

HÉLICON

Je ferai pour le mieux.

Caligula sort. Entrent rapidement Scipion et Cœsonia

SCÈNE V

SCIPION

II n'y a personne. Ne l'as-tu pas vu, Hélicon ?

HÉLICON

Non.

CiESONIA

Hélicon, ne t'a-t-il vraiment rien dit avant de s'échapper ?

HÉLICON

Je ne suis pas son confident, je suis son spectateur. C'est plus sage.

CiESONIA

Je t'en prie.

HELICON

Chère Cœsonia, Caïus est un idéaliste, tout le monde le sait. Autant dire qu'il n'a pas encore compris. Moi oui, c'est pourquoi je ne m'occupe de rien. Mais si Caïus se met à comprendre, il est capable au contraire, avec son bon petit cœur, de s'occuper de tout. Et Dieu sait ce que ça nous coûtera. Mais, vous permettez, le déjeuner !

Il sort.

SCÈNE VI

Cœsonia s'assied avec lassitude.

CŒSONIA

Un garde l'a vu passer. Mais Rome tout entière voit Caligula partout. Et Caligula, en effet, ne voit que son idée.

SCIPION

Quelle idée ?

CŒSONIA

Comment le saurais-je, Scipion ?

SCIPION

Drusilla ?

CŒSONIA

Qui peut le dire ? Mais il est vrai qu'il l'aimait. Il est vrai que cela est dur de voir mourir aujourd'hui ce que, hier, on serrait dans ses bras.

SCIPION, *timidement.*

Et toi?

CŒSONIA

Oh ! moi, je suis la vieille maîtresse.

SCIPION

Cœsonia, il faut le sauver

CŒSONIA

Tu l'aimes donc ?

SCIPION

Je l'aime. Il était bon pour moi. Il m'encourageait et je sais par cœur certaines de ses paroles. Il me disait que la vie n'est pas facile, mais qu'il y avait la religion, l'art, l'amour qu'on nous porte. Il répétait souvent que faire souffrir était la seule façon de se tromper. Il voulait être un homme juste.

CŒSONIA, *se levant.*

C'était un enfant.

Elle va vers le miroir et s'y contemple.

Je n'ai jamais eu d'autre dieu que mon corps, et c'est ce dieu que je voudrais prier aujourd'hui pour que Caïus me soit rendu.

Entre Caligula. Apercevant Cœsonia et Scipion, il hésite et recule. Au même instant entrent à l'opposé les patriciens et l'intendant du palais. Ils s'arrêtent, interdits, Cœsonia se retourne. Elle et Scipion courent vers Caligula. Il les arrête d'un geste.

SCÈNE VII

L'INTENDANT, *d'une voix mal assurée.*

Nous... nous te cherchions, César.

CALIGULA, *d'une voix brève et changée.*

Je vois.

L'INTENDANT

Nous... c'est-à-dire...

CALIGULA, *brutalement.*

Qu'est-ce que vous voulez ?

L'INTENDANT

Nous étions inquiets, César.

CALIGULA, *s'avançant vers lui.*

De quel droit ?

L'INTENDANT

Eh ! heu... *(Soudain inspiré et très vite.)* Enfin, de toute façon, tu sais que tu as à régler quelques questions concernant le Trésor public.

CALIGULA, *pris d'un rire inextinguible.*

Le Trésor? Mais c'est vrai, voyons, le Trésor, c'est capital.

L'INTENDANT

Certes, César.

CALIGULA, *toujours riant, à Cæsonia*

N'est-ce pas, ma chère, c'est très important, le Trésor?

CÆSONIA

Non, Caligula, c'est une question secondaire.

CALIGULA

Mais c'est que tu n'y connais rien. Le Trésor est d'un intérêt puissant. Tout est important : les finances, la moralité publique, la politique extérieure, l'approvisionnement de l'armée et les lois agraires! Tout est capital, te dis-je. Tout est sur le même pied : la grandeur de Rome et tes crises d'arthritisme. Ah ! je vais m'occuper de tout cela. Écoute-moi un peu, intendant.

L'INTENDANT

Nous t'écoutons...

Les patriciens s'avancent.

CALIGULA

Tu m'es fidèle, n'est-ce pas ?

L'INTENDANT, *d'un ton de reproche.*

César !

CALIGULA

Eh bien, j'ai un plan à te soumettre. Nous allons bouleverser l'économie politique en deux temps. Je te l'expliquerai, intendant... quand les patriciens seront sortis.

Les patriciens sortent.

SCÈNE VIII

Caligula s'assied près de Cæsonia

CALIGULA

Ecoute bien. Premier temps : tous les patriciens, toutes les personnes de l'Empire qui disposent de

quelque fortune — petite ou grande, c'est exactement la même chose — doivent obligatoirement déshériter leurs enfants et tester sur l'heure en faveur de l'État.

L'INTENDANT

Mais, César...

CALIGULA

Je ne t'ai pas encore donné la parole. À raison de nos besoins, nous ferons mourir ces personnages dans l'ordre d'une liste établie arbitrairement. À l'occasion, nous pourrons modifier cet ordre, toujours arbitrairement. Et nous hériterons.

CŒSONIA, *se dégageant.*

Qu'est-ce qui te prend ?

CALIGULA, *imperturbable.*

L'ordre des exécutions n'a, en effet, aucune importance. Ou plutôt ces exécutions ont une importance égale, ce qui entraîne qu'elles n'en ont point. D'ailleurs, ils sont aussi coupables les uns que les autres. Notez d'ailleurs qu'il n'est pas plus immoral de voler directement les citoyens que de glisser des taxes indirectes dans le prix de denrées dont ils ne peuvent se passer. Gouverner, c'est voler, tout le monde sait ça. Mais il y a la manière. Pour moi, je volerai franchement. Ça vous changera des gagne-petit. *(Rudement, à l'intendant.)* Tu exécuteras ces ordres sans délai. Les testaments seront signés dans la soirée par tous les habitants de Rome dans un mois au plus tard par tous les provinciaux. Envoie des courriers.

L'INTENDANT

César, tu ne te rends pas compte...

CALIGULA

Écoute-moi bien, imbécile. Si le Trésor a de l'importance, alors la vie humaine n'en a pas. Cela est clair. Tous ceux qui pensent comme toi doivent admettre ce raisonnement et compter leur vie pour rien puisqu'ils tiennent l'argent pour tout. Au demeurant, moi, j'ai décidé d'être logique et puisque j'ai le pouvoir, vous allez voir ce que la logique va vous coûter. J'exterminerai les contradicteurs et les contradictions. S'il le faut, je commencerai par toi.

L'INTENDANT

César, ma bonne volonté n'est pas en question, je te le jure.

CALIGULA

Ni la mienne, tu peux m'en croire. La preuve, c'est que je consens à épouser ton point de vue et à tenir le Trésor public pour un objet de méditations. En somme, remercie-moi, puisque je rentre dans ton jeu et que je joue avec tes cartes. *(Un temps et avec calme.)* D'ailleurs, mon plan, par sa simplicité, est génial, ce qui clôt le débat. Tu as trois secondes pour disparaître. Je compte : un...

L'intendant disparaît.

SCÈNE IX

CŒSONIA

Je te reconnais mal ! C'est une plaisanterie, n'est-ce pas?

CALIGULA

Pas exactement, Cœsonia. C'est de la pédagogie

SCIPION

Ce n'est pas possible, Caïus !

CALIGULA

Justement '

SCIPION

Je ne te comprends pas.

CALIGULA

Justement ! il s'agit de ce qui n'est pas possible, ou plutôt il s'agit de rendre possible ce qui ne l'est pas.

SCIPION

Mais c'est un jeu qui n'a pas de limites. C'est la récréation d'un fou.

CALIGULA

Non, Scipion, c'est la vertu d'un empereur. (*Il se renverse avec une expression de fatigue.)* Je viens de comprendre enfin l'utilité du pouvoir. Il donne ses

chances à l'impossible. Aujourd'hui, et pour tout le temps qui va venir, la liberté n'a plus de frontières.

CŒSONIA, *tristement.*

Je ne sais pas s'il faut s'en réjouir, Caïus.

CALIGULA

Je ne le sais pas non plus. Mais je suppose qu'il faut en vivre.

Entre Cherea.

SCÈNE X

CHEREA

J'ai appris ton retour Je fais des vœux pour ta santé.

CALIGULA

Ma santé te remercie. *(Un temps et soudain.)* Va-t'en. Cherea, je ne veux pas te voir.

CHEREA

Je suis surpris, Caïus.

CALIGULA

Ne sois pas surpris. Je n'aime pas les littérateurs et je ne peux supporter leurs mensonges. Ils parlent pour ne pas s'écouter. S'ils s'écoutaient, ils sauraient qu'ils ne sont rien et ne pourraient plus parler. Allez, rompez, j'ai horreur des faux témoins

CHEREA

Si nous mentons, c'est souvent sans le savoir. Je plaide non coupable.

CALIGULA

Le mensonge n'est jamais innocent. Et le vôtre donne de l'importance aux êtres et aux choses. Voilà ce que je ne puis vous pardonner.

CHEREA

Et pourtant, il faut bien plaider pour ce monde, si nous voulons y vivre.

CALIGULA

Ne plaide pas, la cause est entendue. Ce monde est sans importance et qui le reconnaît conquiert sa liberté. (*// s'est levé.)* Et justement, je vous hais parce que vous n'êtes pas libres. Dans tout l'Empire romain, me voici seul libre. Réjouissez-vous, il vous est enfin venu un empereur pour vous enseigner la liberté. Va-t'en, Cherea, et toi aussi, Scipion, l'amitié me fait rire. Allez annoncer à Rome que sa liberté lui est enfin rendue et qu'avec elle commence une grande épreuve.

Ils sortent. Caligula s'est détourné.

SCÈNE XI

CŒSONIA

Tu pleures ?

CALIGULA

Oui, Cœsonia.

CŒSONIA

Mais enfin, qu'y a-t-il de changé? S'il est vrai que tu aimais Drusilla, tu l'aimais en même temps que moi et que beaucoup d'autres. Cela ne suffisait pas pour que sa mort te chasse trois jours et trois nuits dans la campagne et te ramène avec ce visage ennemi.

CALIGULA, *il s'est retourné.*

Qui te parle de Drusilla, folle? Et ne peux-tu imaginer qu'un homme pleure pour autre chose que l'amour ?

CAESONIA

Pardon, Caïus. Mais je cherche à comprendre.

CALIGULA

Les hommes pleurent parce que les choses ne sont pas ce qu'elles devraient être. *{Elle va vers lui.)* Laisse, Cœsonia. *{Elle recule.)* Mais reste près de moi.

CŒSONIA

Je ferai ce que tu voudras. *{Elle s'assied.)* À mon âge, on sait que la vie n'est pas bonne. Mais si le mal est sur la terre, pourquoi vouloir y ajouter?

CALIGULA

Tu ne peux pas comprendre. Qu'importe? Je sortirai peut-être de là. Mais je sens monter en moi des êtres sans nom. Que ferais-je contre eux? (*// se retourne vers elle.)* Oh ! Cœsonia, je savais qu'on pouvait être désespéré, mais j'ignorais ce que ce mot voulait dire. Je croyais comme tout le monde que c'était une

maladie de l'âme. Mais non, c'est le corps qui souffre. Ma peau me fait mal, ma poitrine, mes membres. J'ai la tête creuse et le cœur soulevé. Et le plus affreux, c'est ce goût dans la bouche. Ni sang, ni mort, ni fièvre, mais tout cela à la fois. Il suffit que je remue la langue pour que tout redevienne noir et que les êtres me répugnent. Qu'il est dur, qu'il est amer de devenir un homme !

CŒSONIA

II faut dormir, dormir longtemps, se laisser aller et ne plus réfléchir. Je veillerai sur ton sommeil. À ton réveil, le monde pour toi recouvrera son goût. Fais servir alors ton pouvoir à mieux aimer ce qui peut l'être encore. Ce qui est possible mérite aussi d'avoir sa chance.

CALIGULA

Mais il y faut le sommeil, il y faut l'abandon. Cela n'est pas possible.

CŒSONIA

C'est ce qu'on croit au bout de la fatigue. Un temps vient où l'on retrouve une main ferme.

CALIGULA

Mais il faut savoir où la poser. Et que me fait une main ferme, de quoi me sert ce pouvoir si étonnant si je ne puis changer l'ordre des choses, si je ne puis faire que le soleil se couche à l'est, que la souffrance décroisse et que les êtres ne meurent plus? Non, Cœsonia, il est indifférent de dormir ou de rester éveillé, si je n'ai pas d'action sur l'ordre de ce monde.

CŒSONIA

Mais c'est vouloir s'égaler aux dieux. Je ne connais pas de pire folie.

CALIGULA

Toi aussi, tu me crois fou. Et pourtant, qu'est-ce qu'un dieu pour que je désire m'égaler à lui ? Ce que je désire de toutes mes forces, aujourd'hui, est au-dessus des dieux. Je prends en charge un royaume où l'impossible est roi.

CŒSONIA

Tu ne pourras pas faire que le ciel ne soit pas le ciel, qu'un beau visage devienne laid, un cœur d'homme insensible.

CALIGULA, *avec une exaltation croissante.*

Je veux mêler le ciel à la mer, confondre laideur et beauté, faire jaillir le rire de la souffrance.

CŒSONIA, *dressée devant lui et suppliante.*

Il y a le bon et le mauvais, ce qui est grand et ce qui est bas, le juste et l'injuste. Je te jure que tout cela ne changera pas.

CALIGULA, *de même.*

Ma volonté est de le changer. Je ferai à ce siècle le don de l'égalité. Et lorsque tout sera aplani, l'impossible enfin sur terre, la lune dans mes mains, alors, peut-être, moi-même je serai transformé et le monde avec moi, alors enfin les hommes ne mourront pas et ils seront heureux.

CŒSONIA, *dans un cri.*

Tu ne pourras pas nier l'amour.

CALIGULA,
éclatant et avec une voix pleine de rage

L'amour, Csesonia! (*// l'a prise aux épaules et la secoue.)* J'ai appris que ce n'était rien. C'est l'autre qui a raison : le Trésor public ! Tu l'as bien entendu, n'est-ce pas? Tout commence avec cela. Ah! c'est maintenant que je vais vivre enfin ! Vivre, Cœsonia, vivre, c'est le contraire d'aimer. C'est moi qui te le dis et c'est moi qui t'invite à une fête sans mesure, à *un* procès général, au plus beau des spectacles. Et il me faut du monde, des spectateurs, des victimes et des coupables.

// saute sur le gong et commence à frapper, sans arrêt, à coups redoublés.
Toujours frappant

Faites entrer les coupables. Il me faut des coupables. Et ils le sont tous. *{Frappant toujours.)* Je veux qu'on fasse entrer les condamnés à mort. Du public, je veux avoir mon public ! Juges, témoins, accusés, tous condamnés d'avance! Ah! Cœsonia, je leur montrerai ce qu'ils n'ont jamais vu, le seul homme libre de cet empire !

Au son du gong, le palais peu à peu s'est rempli de rumeurs qui grossissent et approchent. Des voix, des bruits d'armes, des pas et des piétinements. Caligula rit et frappe toujours. Des gardes entrent, puis sortent.
Frappant.

Et toi, Cœsonia, tu m'obéiras. Tu m'aideras toujours. Ce sera merveilleux. Jure de m'aider, Csesonia.

CŒSONIA, *égarée, entre deux coups de gong.*

Je n'ai pas besoin de jurer, puisque je t'aime.

CALIGULA, *même jeu.*

Tu feras tout ce que je te dirai.

CCŒSONIA, *même jeu.*

Tout, Caligula, mais arrête.

CALIGULA, *toujours frappant.*

Tu seras cruelle.

CŒSONIA, *pleurant.*

Cruelle.

CALIGULA, *même jeu.*

Froide et implacable.

CAESONIA

Implacable.

CALIGULA, *même jeu.*

Tu souffriras aussi.

Cœsonia

Oui, Caligula, mais je deviens folle.

Des patriciens sont entrés, ahuris, et avec eux les gens du palais. Caligula frappe un dernier coup, lève son maillet, se retourne vers eux et les appelle.

CALIGULA, *insensé.*

Venez tous. Approchez. Je vous ordonne d'approcher. (*// trépigne,)* C'est un empereur qui exige que vous approchiez. *(Tous avancent, pleins d'effroi.)* Venez vite. Et maintenant, approche Cœsonia.

// la prend par la main, la mène près du miroir et, du maillet, efface frénétiquement une image sur la surface polie. Il rit.

Plus rien, tu vois. Plus de souvenirs, tous les visages enfuis! Rien, plus rien. Et sais-tu ce qui reste. Approche encore. Regarde. Approchez. Regardez.

// se campe devant la glace dans une attitude démente.

CJESONIA, *regardant le miroir, avec effroi.*

Caligula !

Caligula change de ton, pose son doigt sur la glace et le regard soudain fixe, dit d'une voix triomphante :

CALIGULA

Caligula.

RIDEAU

ACTE II[2]

SCÈNE PREMIÈRE

Des patriciens sont réunis chez Cherea.

PREMIER PATRICIEN

Il insulte notre dignité.

MUCIUS

Depuis trois ans !

LE VIEUX PATRICIEN

Il m'appelle petite femme ! Il me ridiculise. À mort !

MUCIUS

Depuis trois ans !

PREMIER PATRICIEN

Il nous fait courir tous les soirs autour de sa litière quand il va se promener dans la campagne '

DEUXIÈME PATRICIEN

Et il nous dit que la course est bonne pour la santé.

MUCIUS

Depuis trois ans !

LE VIEUX PATRICIEN

Il n'y a pas d'excuse à cela.

TROISIÈME PATRICIEN

Non, on ne peut pardonner cela.

PREMIER PATRICIEN

Patricius, il a confisqué tes biens ; Scipion, il a tué ton père; Octavius, il a enlevé ta femme et la fait travailler maintenant dans sa maison publique ; Lepidus, il a tué ton fils. Allez-vous supporter cela ? Pour moi, mon choix est fait. Entre le risque à courir et cette vie insupportable dans la peur et l'impuissance, je ne peux pas hésiter.

SCIPION

En tuant mon père, il a choisi pour moi.

PREMIER PATRICIEN

Hésiterez-vous encore ?

TROISIÈME PATRICIEN

Nous sommes avec toi. Il a donné au peuple nos places de cirque et nous a poussés à nous battre avec la plèbe pour mieux nous punir ensuite.

LE VIEUX PATRICIEN

C'est un lâche.

DEUXIÈME PATRICIEN

Un cynique.

TROISIÈME PATRICIEN

Un comédien.

LE VIEUX PATRICIEN

C'est un impuissant.

QUATRIÈME PATRICIEN

Depuis trois ans !

Tumulte désordonné. Les armes sont brandies. Un flambeau tombe. Une table est renversée. Tout le monde se précipite vers la sortie. Mais entre Cherea, impassible, qui arrête cet élan.

SCÈNE II

CHEREA

Où courez-vous ainsi ?

TROISIÈME PATRICIEN

Au palais.

CHEREA

J'ai bien compris. Mais croyez-vous qu'on vous laissera entrer?

PREMIER PATRICIEN

Il ne s'agit pas de demander la permission

CHEREA

Vous voilà bien vigoureux tout d'un coup ! Puis-je au moins avoir l'autorisation de m'asseoir chez moi ?

On ferme la porte. Cherea marche vers la table renversée et s'assied sur un des coins, tandis que tous se retournent vers lui.

CHEREA

Ce n'est pas aussi facile que vous le croyez, mes amis. La peur que vous éprouvez ne peut pas vous tenir lieu de courage et de sang-froid, Tout cela est prématuré.

TROISIÈME PATRICIEN

Si tu n'es pas avec nous, va-t'en, mais tiens ta langue.

CHEREA

Je crois pourtant que je suis avec vous. Mais ce n'est pas pour les mêmes raisons.

TROISIÈME PATRICIEN

Assez de bavardages !

CHEREAJ *se redressant.*

Oui, assez de bavardages. Je veux que les choses soient claires. Car si je suis avec vous, je ne suis pas pour vous. C'est pourquoi votre méthode ne me paraît pas bonne. Vous n'avez pas reconnu votre véritable ennemi, vous lui prêtez de petits motifs. Il n'en a que de grands et vous courez à votre perte. Sachez d'abord le voir comme il est, vous pourrez mieux le combattre.

TROISIÈME PATRICIEN

Nous le voyons comme il est, le plus insensé des tyrans !

CHEREA

Ce n'est pas sûr. Les empereurs fous, nous connaissons cela. Mais celui-ci n'est pas assez fou. Et ce que je déteste en lui, c'est qu'il sait ce qu'il veut.

PREMIER PATRICIEN

Il veut notre mort à tous.

CHEREA

Non, car cela est secondaire. Mais il met son pouvoir au service d'une passion plus haute et plus mortelle, il nous menace dans ce que nous avons de plus profond. Sans doute, ce n'est pas la première fois que, chez nous, un homme dispose d'un pouvoir sans limites, mais c'est la première fois qu'il s'en sert sans limites, jusqu'à nier l'homme et le monde. Voilà ce qui m'effraie en lui et que je veux combattre. Perdre la vie est peu de chose et j'aurai ce courage quand il le faudra. Mais voir se dissiper le sens de cette vie, disparaître notre raison d'exister, voilà ce qui est insupportable. *On* ne peut vivre sans raison.

PREMIER PATRICIEN

La vengeance est une raison.

CHEREA

Oui, et je vais la partager avec vous. Mais comprenez que ce n'est pas pour prendre le parti de vos petites humiliations. C'est pour lutter contre une

grande idée dont la victoire signifierait la fin du monde. Je puis admettre que vous soyez tournés en dérision, je ne puis accepter que Caligula fasse ce qu'il rêve de faire et tout ce qu'il rêve de faire. Il transforme sa philosophie en cadavres et, pour notre malheur, c'est une philosophie sans objections. Il faut bien frapper quand on ne peut réfuter.

TROISIÈME PATRICIEN

Alors, il faut agir.

CHEREA

Il faut agir. Mais vous ne détruirez pas cette puissance injuste en l'abordant de front, alors qu'elle est en pleine vigueur. On peut combattre la tyrannie, il faut ruser avec la méchanceté désintéressée. Il faut la pousser dans son sens, attendre que cette logique soit devenue démence. Mais encore une fois, et je n'ai parlé ici que par honnêteté, comprenez que je ne suis avec vous que pour un temps. Je ne servirai ensuite aucun de vos intérêts, désireux seulement de retrouver la paix dans un monde à nouveau cohérent. Ce n'est pas l'ambition qui me fait agir, mais une peur raisonnable, la peur de ce lyrisme inhumain auprès de quoi ma vie n'est rien.

PREMIER PATRICIEN, *s'avançant.*

Je crois que j'ai compris, ou à peu près. Mais l'essentiel est que tu juges comme nous que les bases de notre société sont ébranlées. Pour nous, n'est-ce pas, vous autres, la question est avant tout morale. La famille tremble, le respect du travail se perd, la patrie tout entière est livrée au blasphème. La vertu nous appelle à son secours, allons-nous refuser de l'entendre? Conjurés, accepterez-vous enfin que les patriciens soient contraints chaque soir de courir autour de la litière de César ?

LE VIEUX PATRICIEN

Permettrez-vous qu'on les appelle « ma chérie » ?

TROISIÈME PATRICIEN

Qu'on leur enlève leur femme ?

DEUXIÈME PATRICIEN

Et leurs enfants ?

MUCIUS

Et leur argent ?

CINQUIÈME PATRICIEN

Non!

PREMIER PATRICIEN

Cherea, tu as bien parlé. Tu as bien fait aussi de nous calmer. Il est trop tôt pour agir : le peuple, aujourd'hui encore, serait contre nous. Veux-tu guetter avec nous le moment de conclure ?

CHEREA

Oui, laissons continuer Caligula. Poussons-le dans cette voie, au contraire. Organisons sa folie. Un jour viendra où il sera seul devant un empire plein de morts et de parents de morts.

Clameur générale. Trompettes au-dehors. Silence. Puis, de bouche en bouche un nom : Caligula.

SCÈNE III

Entrent Caligula et Cœsonia, suivis d'Hélicon et de soldats. Scène muette. Caligula s'arrête et regarde les conjurés. Il va de l'un à l'autre en silence, arrange une boucle à l'un, recule pour contempler un second, les regarde encore, passe la main sur ses yeux et sort, sans dire un mot.

SCÈNE IV

CŒSONIA, *ironique, montrant le désordre.*

Vous vous battiez ?

CHEREA

Nous nous battions.

CŒSONIA, *même jeu.*

Et pourquoi vous battiez-vous ?

CHEREA

Nous nous battions pour rien.

CŒSONIA

Alors, ce n'est pas vrai.

CHEREA

Qu'est-ce qui n'est pas vrai ?

CŒSONIA

Vous ne vous battiez pas.

CHEREA

Alors, nous ne nous battions pas.

CŒSONIA, *souriante.*

Peut-être vaudrait-il mieux mettre la pièce en ordre. Caligula a horreur du désordre.

HÉLICON, *au vieux patricien.*

Vous finirez par le faire sortir de son caractère, cet homme !

LE VIEUX PATRICIEN

Mais enfin, que lui avons-nous fait ?

HÉLICON

Rien, justement. C'est inouï d'être insignifiant à ce point. Cela finit par devenir insupportable. Mettez-vous à la place de Caligula. *(Un temps.)* Naturellement, vous complotiez bien un peu, n'est-ce pas ?

LE VIEUX PATRICIEN

Mais c'est faux, voyons. Que croit-il donc ?

HÉLICON

Il ne croit pas, il le sait. Mais je suppose qu'au fond, il le désire un peu. Allons, aidons à réparer le désordre.

On s'affaire. Caligula entre et observe.

SCÈNE V

CALJGULA *au vieux patricien.*

Bonjour, ma chérie. *(Aux autres.)* Cherea, j'ai décidé de me restaurer chez toi. Mucius, je me suis permis d'inviter ta femme.

L'intendant frappe dans ses mains. Un esclave entre, mais Caligula l'arrête.

Un instant! Messieurs, vous savez que les finances de l'État ne tenaient debout que parce qu'elles en avaient pris l'habitude. Depuis hier, l'habitude elle-même n'y suffit plus. Je suis donc dans la désolante nécessité de procéder à des compressions de personnel. Dans un esprit de sacrifice que vous apprécierez, j'en suis sûr, j'ai décidé de réduire mon train de maison, de libérer quelques esclaves, et de vous affecter à mon service. Vous voudrez bien préparer la table et la servir.

Les sénateurs se regardent et hésitent.

HÉLICON

Allons, messieurs, un peu de bonne volonté. Vous verrez, d'ailleurs, qu'il est plus facile de descendre l'échelle sociale que de la remonter.

Les sénateurs se déplacent avec hésitation.

CALIGULA, *à Cœsonia*

Quel est le châtiment réservé aux esclaves paresseux?

CŒSONIA

Le fouet, je crois.

Les sénateurs se précipitent et commencent d'installer la table maladroitement.

CALIGULA

Allons, un peu d'application! De la méthode, surtout, de la méthode ! *(À Hélicon.)* Ils ont perdu la main, il me semble ?

HÉLICON

À vrai dire, ils ne l'ont jamais eue, sinon pour frapper ou commander. Il faudra patienter, voilà tout. Il faut un jour pour faire un sénateur et dix ans pour faire un travailleur.

CALIGULA

Mais j'ai bien peur qu'il en faille vingt pour faire un travailleur d'un sénateur.

HÉLICON

Tout de même, ils y arrivent. À mon avis, ils ont la vocation! La servitude leur conviendra. *(Un sénateur s'éponge.)* Regarde, ils commencent même à transpirer. C'est une étape.

CALIGULA

Bon. N'en demandons pas trop. Ce n'est pas si mal. Et puis, un instant de justice, c'est toujours bon à prendre. À propos de justice, il faut nous dépêcher : une exécution m'attend. Ah! Rufius a de la chance que je sois si prompt à avoir faim. *(Confidentiel.)*

Rufius, c'est le chevalier qui doit mourir. *{Un temps.)* Vous ne me demandez pas pourquoi il doit mourir ?

Silence général. Pendant ce temps, des esclaves ont apporté des vivres.
De bonne humeur.

Allons, je vois que vous devenez intelligents. (// *grignote une olive.)* Vous avez fini par comprendre qu'il n'est pas nécessaire d'avoir fait quelque chose pour mourir. Soldats, je suis content de vous. N'est-ce pas, Hélicon ?

// s'arrête de grignoter regarde les convives d'un air farceur.

HELICON

Sûr ! Quelle armée ! Mais si tu veux mon avis, ils sont maintenant trop intelligents, et ils ne voudront plus se battre. S'ils progressent encore, l'empire s'écroule !

CALIGULA

Parfait. Nous nous reposerons. Voyons, plaçons-nous au hasard. Pas de protocole. Tout de même, ce Rufius a de la chance. Et je suis sûr qu'il n'apprécie pas ce petit répit. Pourtant, quelques heures gagnées sur la mort, c'est inestimable.

// mange, les autres aussi. Il devient évident que Caligula se tient mal à table. Rien ne le force à jeter ses noyaux d'olives dans l'assiette de ses voisins immédiats, à cracher ses déchets de viande sur le plat, comme à se curer les dents avec les ongles et à se gratter la tête frénétiquement. C'est pourtant autant

d'exploits que, pendant le repas, il exécutera avec simplicité. Mais il s'arrête brusquement de manger et fixe l'un des convives, Lepidus, avec insistance.
Brutalement.

Tu as l'air de mauvaise humeur. Serait-:e parce que j'ai fait mourir ton fils?

LEPIDUSJ *la gorge serrée.*

Mais non, Caïus, au contraire.

CALIGULAJ *épanoui.*

Au contraire ! Ah ! que j'aime que le visage démente les soucis du cœur. Ton visage est triste. Mais ton cœur ? Au contraire, n'est-ce pas, Lepidus ?

LEPIDUS., *résolument.*

Au contraire, César.

CALIGULA, *de plus en plus heureux.*

Ah ! Lepidus, personne ne m'est plus cher que toi. Rions ensemble, veux-tu? Et dis-moi quelque bonne histoire.

LEPIDUS, *qui a présumé de ses forces.*

Caïus !

CALIGULA

Bon, bon. Je raconterai, alors. Mais tu riras, n'est-ce pas, Lepidus ? *{L'œil mauvais.)* Ne serait-ce que pour ton second fils. *{De nouveau rieur.)* D'ailleurs, tu n'es pas de mauvaise humeur. (// *boit, puis dictant.)* Au..., au... Allons, Lepidus.

LEPIDUS, *avec lassitude.*

Au contraire, Caïus.

CALIGULA

À la bonne heure! *(// boit.)* Écoute, maintenant. *(Rêveur.)* Il était une fois un pauvre empereur que personne n'aimait. Lui, qui aimait Lepidus, fit tuer son plus jeune fils pour s'enlever cet amour du cœur. *(Changeant de ton.)* Naturellement, ce n'est pas vrai. Drôle, n'est-ce pas? Tu ne ris pas. Personne ne rit? Ecoutez alors. *(Avec une violente colère.)* Je veux que tout le monde rie. Toi, Lepidus, et tous les autres. Levez-vous, riez. *(// frappe sur la table.)* Je veux, vous entendez, je veux vous voir rire.

Tout le monde se lève. Pendant toute cette scène, les acteurs, saufCaligula et Cœsonia, pourront jouer comme des marionnettes.

Se renversant sur son lit, épanoui, pris d'un rire irrésistible.

Non, mais regarde-les, Cœsonia. Rien ne va plus. Honnêteté, respectabilité, qu'en dira-t-on, sagesse des nations, rien ne veut plus rien dire. Tout disparaît devant la peur. La peur, hein, Cœsonia, ce beau sentiment, sans alliage, pur et désintéressé, un des rares qui tire sa noblesse du ventre. *(Il passe la main sur sonfront et boit. Sur un ton amical.)* Parlons d'autre chose, maintenant. Voyons, Cherea, tu es bien silencieux.

CHEREA

Je suis prêt à parler, Caïus. Dès que tu le permettras.

CALIGULA

Parfait. Alors, tais-toi. J'aimerais bien entendre notre ami Mucius.

MUCIUS, *à contrecœur.*

À tes ordres, Caïus.

CALIGULA

Eh bien, parle-nous de ta femme. Et commence par l'envoyer à ma gauche.

La femme de Mucius vient près de Caligula.

Eh bien ! Mucius, nous t'attendons.

MUCIUS,, *un peu perdu.*

Ma femme, mais je l'aime.

Rire général.

CALIGULA

Bien sûr, mon ami, bien sûr. Mais comme c'est commun!

// a déjà la femme près de lui et lèche distraitement son épaule gauche.

De plus en plus à l'aise.

Au fait, quand je suis entré, vous complotiez, n'est-ce pas? On y allait de sa petite conspiration, hein?

LE VIEUX PATRICIEN

Caïus, comment peux-tu ?...

CALIGULA

Aucune importance, ma jolie. Il faut bien que vieillesse se passe. Aucune importance, vraiment.

Vous êtes incapables d'un acte courageux. Il me vient seulement à l'esprit que j'ai quelques questions d'État à régler. Mais, auparavant, sachons faire leur part aux désirs impétueux que nous crée la nature.

// se lève et entraîne la femme de Mucius dans une pièce voisine.

SCÈNE VI

Mucius fait mine de se lever.

CŒSONIA, *aimablement.*

Oh ! Mucius, je reprendrais bien de cet excellent vin.

Mucius, dompté, la sert en silence. Moment de gêne. Les sièges craquent. Le dialogue qui suit est un peu compassé.

CŒSONIA

Eh bien! Cherea. Si tu me disais maintenant pourquoi vous vous battiez tout à l'heure ?

CHEREA, *froidement.*

Tout est venu, chère Cœsonia, de ce que nous discutions sur le point de savoir si la poésie doit être meurtrière ou non.

CŒSONIA

C'est fort intéressant. Cependant, cela dépasse mon entendement de femme. Mais j'admire que votre

passion pour l'art vous conduise à échanger des coups.

CHEREA, *même jeu.*

Certes. Mais Caligula me disait qu'il n'est pas de passion profonde sans quelque cruauté.

HÉLICON

Ni d'amour sans un brin de viol.

CŒSONIA, *mangeant.*

Il y a du vrai dans cette opinion. N'est-ce pas, vous autres?

LE VIEUX PATRICIEN

Caligula est un vigoureux psychologue.

PREMIER PATRICIEN

Il nous a parlé avec éloquence du courage.

DEUXIÈME PATRICIEN

Il devrait résumer toutes ses idées. Cela serait inestimable.

CHEREA

Sans compter que cela l'occuperait. Car il est visible qu'il a besoin de distractions.

CŒSONIA, *toujours mangeant.*

Vous serez ravis de savoir qu'il y a pensé et qu'il écrit en ce moment un grand traité.

SCÈNE VII

Entrent Caligula et la femme de Mucius.

CALIGULA

Mucius, je te rends ta femme. Elle te rejoindra. Mais pardonnez-moi, quelques instructions à donner.

// sort rapidement. Mucius, pâle, s'est levé.

SCÈNE VIII

CAESONiA, *à Mucius, resté debout.*

Ce grand traité égalera les plus célèbres, Mucius, nous n'en doutons pas.

MUCIUS, *regardant toujours la porte par laquelle Caligula a disparu.*

Et de quoi parle-t-il, Cœsonia ?

CAESONIA, *indifférente.*

Oh ! cela me dépasse.

CHEREA

Il faut donc comprendre que cela traite du pouvoir meurtrier de la poésie.

CAESONIA

Tout juste, je crois.

LE VIEUX PATRICIEN, *avec enjouement.*

Eh bien ! cela l'occupera, comme disait Cherea

CAESONIA

Oui, ma jolie. Mais ce qui vous gênera, sans doute, c'est le titre de cet ouvrage.

CHEREA

Quel est-il?

CAESONIA

« Le Glaive. »

SCÈNE IX

Entre rapidement Caligula.

CALIGULA

Pardonnez-moi, mais les affaires de l'État, elles aussi, sont pressantes. Intendant, tu feras fermer les greniers publics. Je viens de signer le décret. Tu le trouveras dans la chambre.

L'INTENDANT

Mais...

CALIGULA

Demain, il y aura famine.

L'INTENDANT

Mais le peuple va gronder.

CALIGULA, *avec force et précision.*

Je dis qu'il y aura famine demain. Tout le monde connaît la famine, c'est un fléau. Demain, il y aura fléau... et j'arrêterai le fléau quand il me plaira. (*Il explique aux autres.)* Après tout, je n'ai pas tellement de façons de prouver que je suis libre. On est toujours libre aux dépens de quelqu'un. C'est ennuyeux, mais c'est normal. *(Avec un coup d'œil vers Mucius.)* Appliquez cette pensée à la jalousie et vous verrez. *(Songeur.)* Tout de même, comme c'est laid d'être jaloux! Souffrir par vanité et par imagination! Voir sa femme...

Mucius serre les poings et ouvre la bouche. Très vite.

Mangeons, messieurs. Savez-vous que nous travaillons ferme avec Hélicon? Nous mettons au point un petit traité de l'exécution dont vous nous donnerez des nouvelles.

HÉLICON

À supposer qu'on vous demande votre avis.

CALIGULA

Soyons généreux, Hélicon! Découvrons-leur nos petits secrets. Allez, section III, paragraphe premier.

HÉLICON *se lève et récite mécaniquement.*

« L'exécution soulage et délivre. Elle est universelle, fortifiante et juste dans ses applications comme dans ses intentions. On meurt parce qu'on est coupable. On est coupable parce qu'on est sujet de Caligula. Or, tout le monde est sujet de Caligula. Donc, tout le monde est coupable. D'où il ressort que tout le monde meurt. C'est une question de temps et de patience. »

CALIGULA, *riant.*

Qu'en pensez-vous? La patience, hein, voilà une trouvaille! Voulez-vous que je vous dise : c'est ce que j'admire le plus en vous.

Maintenant, messieurs, vous pouvez disposer. Cherea n'a plus besoin de vous. Cependant, que Cœsonia reste! Et Lepidus et Octavius! Mereia aussi. Je voudrais discuter avec vous de l'organisation de ma maison publique. Elle me donne de gros soucis.

Les autres sortent lentement. Caligula suit Mucius des yeux.

SCÈNE X

CHEREA

À tes ordres, Caïus. Qu'est-ce qui ne va pas? Le personnel est-il mauvais ?

CALIGULA

Non, mais les recettes ne sont pas bonnes.

MEREIA

Il faut augmenter les tarifs.

CALIGULA

Mereia, tu viens de perdre une occasion de te taire. Étant donné ton âge, ces questions ne t'intéressent pas et je ne te demande pas ton avis.

MEREIA

Alors, pourquoi m'as-tu fait rester ?

CALIGULA

Parce que, tout à l'heure, j'aurai besoin d'un avis sans passion.

Mereia s'écarte.

CHEREA

Si je puis, Caïus, en parler avec passion, je dirai qu'il ne faut pas toucher aux tarifs.

CALIGULA

Naturellement, voyons. Mais il faut nous rattraper sur le chiffre d'affaires. Et j'ai déjà expliqué mon plan à Cœsonia qui va vous l'exposer. Moi, j'ai trop bu de vin et je commence à avoir sommeil.

Il s'étend et ferme les yeux.

CŒSONIA

C'est fort simple. Caligula crée une nouvelle décoration.

CHEREA

Je ne vois pas le rapport.

CŒSONIA

Il y est, pourtant. Cette distinction constituera l'ordre du Héros civique. Elle récompensera ceux des citoyens qui auront le plus fréquenté la maison publique de Caligula.

CHEREA

C'est lumineux.

CŒSONIA

Je le crois. J'oubliais de dire que la récompense est décernée chaque mois, après vérification des bons d'entrée ; le citoyen qui n'a pas obtenu de décoration au bout de douze mois est exilé ou exécuté.

TROISIÈME PATRICIEN

Pourquoi « ou exécuté » ?

Cœsonia

Parce que Caligula dit que cela n'a aucune importance. L'essentiel est qu'il puisse choisir.

CHEREA

Bravo. Le Trésor public est aujourd'hui renfloué.

HÉLICON

Et toujours de façon très morale, remarquez-le bien. Il vaut mieux, après tout, taxer le vice que rançonner la vertu comme on le fait dans les sociétés républicaines.

Caligula ouvre les yeux à demi et regarde le vieux Mereia qui, à l'écart, sort un petit flacon et en boit une gorgée.

CALIGULA, *toujours couché.*

Que bois-tu, Mereia ?

MEREIA

C'est pour mon asthme, Caïus.

CALIGULA, *allant vers lui en écartant les autres et luijlairant la bouche.*

Non, c'est un contrepoison.

MEREIA

Mais non, Caïus, Tu veux rire. J'étouffe dans la nuit et je me soigne depuis fort longtemps déjà.

CALIGULA

Ainsi, tu as peur d'être empoisonné?

MEREIA

Mon asthme...

CALIGULA

Non. Appelons les choses par leur nom : tu crains que je ne t'empoisonne. Tu me soupçonnes. Tu m'épies.

MEREIA

Mais non, par tous les dieux !

CALIGULA

Tu me suspectes. En quelque sorte, tu te défies de moi.

MEREIA

Caïus !

CALIGULA, *rudement.*

Réponds-moi. *{Mathématique.)* Si tu prends un contrepoison, tu me prêtes par conséquent l'intention de t'empoisonner.

MEREIA

Oui..., je veux dire... non.

CALIGULA

Et dès l'instant où tu crois que j'ai pris la décision de t'empoisonner, tu fais ce qu'il faut pour t'opposer à cette volonté.

Silence. Dès le début de la scène, Cœsonia et Cherea ont gagné le fond. Seul, Lepidus suit le dialogue d'un air angoissé.
De plus en plus précis.

Cela fait deux crimes, et une alternative dont tu ne sortiras pas : ou bien je ne voulais pas te faire mourir et tu me suspectes injustement, moi, ton empereur. Ou bien je le voulais, et toi, insecte, tu t'opposes à mes projets. *(Un temps. Caligula contemple le vieillard avec satisfaction.)* Hein, Mereia, que dis-tu de cette logique ?

MEREIA

Elle est.., elle est rigoureuse, Caïus. Mais elle ne s'applique pas au cas.

CALIGULA

Et, troisième crime, tu me prends pour un imbécile. Écoute-moi bien. De ces trois crimes, un seul est honorable pour toi, le second — parce que dès l'instant où tu me prêtes une décision et la contrecarres, cela implique une révolte chez toi. Tu es un meneur d'hommes, un révolutionnaire. Cela est bien. *(Tristement.)* Je t'aime beaucoup, Mereia. C'est pourquoi tu seras condamné pour ton second crime et non

pour les autres. Tu vas mourir virilement, pour t'être révolté.

Pendant tout ce discours, Mereia se rapetisse peu à peu sur son siège.

Ne me remercie pas. C'est tout naturel. Tiens. (*// lui tend une fiole et aimablement.)* Bois ce poison.

Mereia, secoué de sanglots, refuse de la tête. S'impatientant.

Allons, allons.

Mereia tente alors de s'enfuir. Mais Caligula, d'un bond sauvage, l'atteint au milieu de la scène, le jette sur un siège bas et, après une lutte de quelques instants, lui enfonce la fiole entre les dents et la brise à coups de poing. Après quelques soubresauts, le visage plein d'eau et de sang, Mereia meurt.

Caligula se relève et s'essuie machinalement les mains.

À Cœsonia, lui donnant un fragment de la fiole de Mereia.

Qu'est-ce que c'est? Un contrepoison?

CŒSONIA, ***avec calme.***

Non, Caligula. C'est un remède contre l'asthme.

CALIGULA, *regardant Mereia, après un silence.*

Cela ne fait rien. Cela revient au même. Un peu plus tôt, un peu plus tard...

// sort brusquement, d'un air affairé, en s'essuyant toujours les mains.

SCÈNE XI

LEPIDUS, *atterré.*

Que faut-il faire?

CŒSONIA, *avec simplicité.*

D'abord, retirer le corps, je crois. Il est trop laid !

Cherea et Lepidus prennent le corps et le tirent en coulisse.

LEPIDUS, *à Cherea.*

Il faudra faire vite.

CHEREA

Il faut être deux cents.

Entre le jeune Scipion. Apercevant Cœsonia, il a un geste pour repartir.

SCÈNE XII

CŒSONIA

Viens ici.

LE JEUNE SCIPION

Que veux-tu ?

CŒSONIA

Approche.

Elle lui relève le menton et le regarde dans les yeux. Un temps.
Froidement.

Il a tué ton père ?

LE JEUNE SCIPION

Oui.

CŒSONIA

Tu le hais?

LE JEUNE SCIPION

Oui.

CŒSONIA

Tu veux le tuer?

LE JEUNE SCIPION

Oui.

CŒSONIA, *le lâchant.*

Alors, pourquoi me le dis-tu ?

LE JEUNE SCIPION

Parce que je ne crains personne. Le tuer ou être tué, c'est deux façons d'en finir. D'ailleurs, tu ne me trahiras pas.

CŒSONIA

Tu as raison, je ne te trahirai pas. Mais je veux te dire quelque chose — ou plutôt, je voudrais parler à ce qu'il y a de meilleur en toi.

LE JEUNE SCIPION

Ce que j'ai de meilleur en moi, c'est ma haine.

CŒSONIA

Écoute-moi seulement. C'est une parole à la fois difficile et évidente que je veux te dire. Mais c'est une parole qui, si elle était vraiment écoutée, accomplirait la seule révolution définitive de ce monde.

LE JEUNE SCIPION

Alors, dis-la.

Cœsonia

Pas encore. Pense d'abord au visage révulsé de ton père à qui on arrachait la langue. Pense à cette bouche pleine de sang et à ce cri de bête torturée.

LE JEUNE SCIPION

Oui.

CŒSONIA

Pense maintenant à Caligula.

LE JEUNE SCIPION,
avec tout l'accent de la haine.

Oui.

CŒSONIA

Écoute maintenant : essaie de le comprendre.

Elle sort, laissant le jeune Scipion désemparé. Entre Hélicon,

SCÈNE XIII

HÉLICON

Caligula revient : si vous alliez manger, poète ?

LE JEUNE SCIPION

Hélicon ! Aide-moi.

HÉLICON

C'est dangereux, ma colombe. Et je n'entends rien à la poésie.

LE JEUNE SCIPION

Tu pourrais m'aider. Tu sais beaucoup de choses.

HÉLICON

Je sais que les jours passent et qu'il faut se hâter de manger. Je sais aussi que tu pourrais tuer Caligula... et qu'il ne le verrait pas d'un mauvais œil.

Entre Caligula. Sort Hélicon.

SCÈNE XIV

CALIGULA

Ah ! c'est toi.

Il s'arrête, un peu comme s'il cherchait une contenance.

Il y a longtemps que je ne t'ai vu. *(Avançant lentement vers lui.)* Qu'est-ce que tu fais ? Tu écris toujours ? Est-ce que tu peux me montrer tes dernières pièces ?

LE JEUNE SCIPION,
mal à l'aise, lui aussi, partagé entre sa haine et il ne sait pas quoi.

J'ai écrit des poèmes, César.

CALIGULA

Sur quoi ?

LE JEUNE SCIPION

Je ne sais pas, César. Sur la nature, je crois.

CALIGULA, *plus à l'aise.*

Beau sujet. Et vaste. Qu'est-ce qu'elle t'a fait, la nature ?

LE JEUNE SCIPION, *se reprenant, d'un air ironique et mauvais.*

Elle me console de n'être pas César.

CALIGULA

Ah! et crois-tu qu'elle pourrait me consoler de l'être?

LE JEUNE SCIPION, *même jeu.*

Ma foi, elle a guéri des blessures plus graves.

CALiGULAj *étrangement simple.*

Blessure? Tu dis cela avec méchanceté. Est-ce parce que j'ai tué ton père? Si tu savais pourtant comme le mot est juste. Blessure ! (*Changeant de ton.)* Il n'y a que la haine pour rendre les gens intelligents.

LE JEUNE SCIPION, *raidi.*

J'ai répondu à ta question sur la nature.

Caligula s'assied, regarde Scipion,puis lui prend brusquement les mains et l'attire de force à ses pieds. Il lui prend le visage dans ses mains.

CALIGULA

Récite-moi ton poème.

LE JEUNE SCIPION

Je t'en prie, César, non.

CALIGULA

Pourquoi ?

LE JEUNE SCIPION

Je ne l'ai pas sur moi.

CALIGULA

Ne t'en souviens-tu pas ?

LE JEUNE SCIPION

Non.

CALIGULA

Dis-moi du moins ce qu'il contient.

LE JEUNE SCIPION, *toujours raidi et comme à regret.*

J'y parlais...

CALIGULA

Eh bien?

LE JEUNE SCIPION

Non, je ne sais pas...

CALIGULA

Essaie...

LE JEUNE SCIPION

J'y parlais d'un certain accord de la terre...

CALIGULA,, *l'interrompant, d'un ton absorbé.*

... de la terre et du pied.

LE JEUNE SCIPION, *Surpris, hésite et continue.*

Oui, c'est à peu près cela...

CALIGULA

Continue.

LE JEUNE SCIPION

... et aussi de la ligne des collines romaines et de cet apaisement fugitif et bouleversant qu'y ramène le soir...

CALIGULA

... Du cri des martinets dans le ciel vert.

LE JEUNE SCIPION,
s'abandonnant un peu plus.

Oui, encore.

CALIGULA

Eh bien ?

LE JEUNE SCIPION

Et de cette minute subtile où le ciel encore plein d'or brusquement bascule et nous montre en un instant son autre face, gorgée d'étoiles luisantes.

CALIGULA

De cette odeur de fumée, d'arbres et d'eaux qui monte alors de la terre vers la nuit.

LE JEUNE SCIPION, *tout entier,*

... Le cri des cigales et la retombée des chaleurs, les chiens, les roulements des derniers chars, les voix des fermiers...

CALIGULA

... Et les chemins noyés d'ombre dans les lentisques et les oliviers...

LE JEUNE SCIPION

Oui, oui. C'est tout cela! Mais comment l'as-tu appris ?

CALIGULA,
pressant le jeune Scipion contre lui.

Je ne sais pas. Peut-être parce que nous aimons les mêmes vérités.

LE JEUNE SCIPION, *frémissant, cache sa tête contre la poitrine de Caligula.*

Oh! qu'importe, puisque tout prend en moi le visage de l'amour !

CALIGULA, *toujours caressant.*

C'est la vertu des grands cœurs, Scipion. Si, du moins, je pouvais connaître ta transparence ! Mais je sais trop la force de ma passion pour la vie, elle ne se satisfera pas de la nature. Tu ne peux pas comprendre cela. Tu es d'un autre monde. Tu es pur dans le bien, comme je suis pur dans le mal.

LE JEUNE SCIPION

Je peux comprendre.

CALIGULA

Non. Ce quelque chose en moi, ce lac de silence, ces herbes pourries. *(Changeant brusquement de ton.)* Ton poème doit être beau. Mais si tu veux mon avis...

LE JEUNE SCIPION, *même jeu.*

Oui.

CALIGULA

Tout cela manque de sang.

Scipion se rejette brusquement en arrière et regarde Caligula avec horreur. Toujours reculant, il parle d'une voix sourde, devant Caligula qu'il regarde avec intensité.

LE JEUNE SCIPION

Oh ! le monstre, l'infect monstre. Tu as encore joué. Tu viens de jouer, hein ? Et tu es content de toi ?

CALIGULA, *avec un peu de tristesse.*

Il y a du vrai dans ce que tu dis. J'ai joué.

LE JEUNE SCIPION, *même jeu.*

Quel cœur ignoble et ensanglanté tu dois avoir. Oh! comme tant de mal et de haine doivent te torturer !

CALIGULA, *doucement.*

Tais-toi, maintenant.

LE JEUNE SCIPION

Comme je te plains et comme je te hais !

CALIGULA, *avec colère.*

Tais-toi.

LE JEUNE SCIPION

Et quelle immonde solitude doit être la tienne !

CALIGULA, *éclatant, se jette sur lui et le prend au collet; il le secoue.*

La solitude! Tu la connais, toi, la solitude? Celle des poètes et des impuissants. La solitude? Mais laquelle? Ah! tu ne sais pas que seul, on ne l'est jamais ! Et que partout le même poids d'avenir et de passé nous accompagne ! Les êtres qu'on a tués sont avec nous. Et pour ceux-là, ce serait encore facile. Mais ceux qu'on a aimés, ceux qu'on n'a pas aimés et qui vous ont aimé, les regrets, le désir, l'amertume et la douceur, les putains et la clique des dieux. *(// le lâche et recule vers sa place.)* Seul ! Ah ! si du moins, au lieu de cette solitude empoisonnée de présences qui est la mienne, je pouvais goûter la vraie, le silence et le tremblement d'un arbre ! *(Assis, avec une soudaine lassitude.)* La solitude ! Mais non, Scipion. Elle est peuplée de grincements de dents et tout entière retentissante de bruits et de clameurs perdues. Et près des femmes que je caresse, quand la nuit se referme sur nous et que je crois, éloigné de ma chair enfin contentée, saisir un peu de moi entre la vie et la mort, ma solitude entière s'emplit de l'aigre odeur du plaisir aux aisselles de la femme qui sombre encore à mes côtés.

// a l'air exténué. Long silence. Le jeune Scipion passe derrière Caligula et s'approche, hésitant. Il tend une main vers Caligula et la pose sur son épaule. Caligula, sans se retourner, la couvre d'une des siennes.

LE JEUNE SCIPION

Tous les hommes ont une douceur dans la vie. Cela les aide à continuer. C'est vers elle qu'ils se retournent quand ils se sentent trop usés.

CALIGULA

C'est vrai, Scipion.

LE JEUNE SCIPION

N'y a-t-il donc rien dans la tienne qui soit semblable, l'approche des larmes, un refuge silencieux ?

CALIGULA

Si, pourtant.

LE JEUNE SCIPION

Et quoi donc ?

CALIGULA, *lentement.*

Le mépris.

RIDEAU

ACTE III[3]

SCÈNE PREMIÈRE

Avant le lever du rideau, bruit de cymbales et de caisse. Is rideau s'ouvre sur une sorte de parade foraine. Au centre, une tenture devant laquelle, sur une petite estrade, se trouvent Hélicon et Cœsonia. Les cymbalistes de chaque côté. Assis sur des sièges, tournant le dos aux spectateurs, quelques patriciens et le jeune Scipion.

HÉLICON, *récitant sur le ton de la parade.*

Approchez! Approchez! *(Cymbales.)* Une fois de plus, les dieux sont descendus sur terre. Caïus, César et dieu, surnommé Caligula, leur a prêté sa forme tout humaine. Approchez, grossiers mortels, le miracle sacré s'opère devant nos yeux. Par une faveur particulière au règne béni de Caligula, les secrets divins sont offerts à tous les yeux.

Cymbales.

CAESONIA

Approchez, Messieurs! Adorez et donnez votre obole. Le mystère céleste est mis aujourd'hui à la portée de toutes les bourses.

Cymbales.

HÉLICON

L'Olympe et ses coulisses, ses intrigues, ses pantoufles et ses larmes. Approchez' Approchez! Toute la vérité sur vos dieux '

Cymbales.

CŒSONIA

Adorez et donnez votre obole. Approchez, Messieurs. La représentation va commencer.

Cymbales. Mouvements d'esclaves qui apportent divers objets sur l'estrade.

HÉLICON

Une reconstitution impressionnante de vérité, une réalisation sans précédent. Les décors majestueux de la puissance divine ramenés sur terre, une attraction sensationnelle et démesurée, la foudre *(les esclaves allument des feux grégeois),* le tonnerre *(on roule un tonneau plein de cailloux),* le destin lui-même dans sa marche triomphale. Approchez et contemplez !

// tire la tenture et Caligula costumé en Vénus grotesque apparaît sur un piédestal.

CALIGULA, *aimable.*

Aujourd'hui, je suis Vénus.

CŒSONIA

L'adoration commence. Prosternez-vous *(tous, sauf Scipion, se prosternent)* et répétez après moi la prière sacrée à Caligula-Vénus :
« Déesse des douleurs et de la danse... »

LES PATRICIENS

« Déesse des douleurs et de la danse... »

CŒSONIA

« Née des vagues, toute visqueuse et amère dans le sel et l'écume... »

LES PATRICIENS

« Née des vagues, toute visqueuse et amère dans le sel et l'écume... »

CŒSONIA

« Toi qui es comme un rire et un regret... »

LES PATRICIENS

« Toi qui es comme un rire et un regret... »

CŒSONIA

«… une rancœur et un élan... »

LES PATRICIENS

«… une rancœur et un élan... »

CŒSONIA

« Enseigne-nous l'indifférence qui fait renaître les amours... »

LES PATRICIENS

« Enseigne-nous l'indifférence qui fait renaître les amours... »

CŒSONIA

« Instruis-nous de la vérité de ce monde qui est de n'en point avoir... »

LES PATRICIENS

« Instruis-nous de la vérité de ce monde qui est de n'en point avoir... »

CŒSONIA

« Et accorde-nous la force de vivre à la hauteur de cette vérité sans égale... »

LES PATRICIENS

« Et accorde-nous la force de vivre à la hauteur de cette vérité sans égale... »

CŒSONIA

Pause !

LES PATRICIENS

Pause î

CŒSONIA, *reprenant.*

« Comble-nous de tes dons, répands sur nos visages ton impartiale cruauté ta haine tout objective ; ouvre au-dessus de nos yeux tes mains pleines de fleurs et de meurtres. »

LES PATRICIENS

«… tes mains pleines de fleurs et de meurtres. »

CŒSONIA

« Accueille tes enfants égarés. Reçois-les dans l'asile dénudé de ton amour indiffèrent et douloureux. Donne-nous tes passions sans objet, tes douleurs privées de raison et tes joies sans avenir... »

LES PATRICIENS

« ... et tes joies sans avenir... »

CŒSONIA, *très haut.*

« Toi, si vide et si brûlante, inhumaine, mais si terrestre, enivre-nous du vin de ton équivalence et rassasie-nous pour toujours dans ton cœur noir et salé. »

LES PATRICIENS

« Enivre-nous du vin de ton équivalence et rassasie-nous pour toujours dans ton cœur noir et salé. »

Quand la dernière phrase a été prononcée par les patriciens, Caligula, jusque-là immobile, s'ébroue et d'une voix de stentor :

CALIGULA

Accordé, mes enfants, vos vœux seront exaucés.

// s'assied en tailleur sur le piédestal. Un à un, les patriciens se prosternent, versent leur obole et se rangent à droite avant de disparaître. Le dernier,

troublé, oublie son obole et se retire. Mais Caligula, d'un bond, se remet debout.

Hep! Hep! Viens ici, mon garçon. Adorer, c'est bien, mais enrichir, c'est mieux. Merci. Cela va bien. Si les dieux n'avaient pas d'autres richesses que l'amour des mortels, ils seraient aussi pauvres que le pauvre Caligula. Et maintenant, messieurs, vous allez pouvoir partir et répandre dans la ville l'étonnant miracle auquel il vous a été donné d'assister : vous avez vu Vénus, ce qui s'appelle voir, avec vos yeux de chair, et Vénus vous a parlé. Allez, messieurs.

Mouvement des patriciens.

Une seconde! En sortant, prenez le couloir de gauche. Dans celui de droite, j'ai posté des gardes pour vous assassiner.

Les patriciens sortent avec beaucoup d'empressement et un peu de désordre. Les esclaves et les musiciens disparaissent.

SCÈNE II

Hélicon menace Scipion du doigt.

HÉLICON

Scipion, on a encore fait l'anarchiste !

SCIPION, *à Caligula.*

Tu as blasphémé, Caïus.

HÉLICON

Qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire ?

SCIPION

Tu souilles le ciel après avoir ensanglanté la terre.

HÉLICON

Ce jeune homme adore les grands mots.

Il va se coucher sur un divan.

CŒSONIA, *très calme.*

Comme tu y vas, mon garçon ; il y a en ce moment, dans Rome, des gens qui meurent pour des discours beaucoup moins éloquents.

SCIPION

J'ai décidé de dire la vérité à Caïus.

CŒSONIA

Eh bien, Caligula, cela manquait à ton règne, une belle figure morale !

CALIGULA, *intéressé.*

Tu crois donc aux dieux, Scipion?

SCIPION

Non.

CALIGULA

Alors, je ne comprends pas : pourquoi es-tu si prompt à dépister les blasphèmes ?

SCIPION

Je puis nier une chose sans me croire obligé de la salir ou de retirer aux autres le droit d'y croire.

CALIGULA

Mais c'est de la modestie, cela, de la vraie modestie! Oh! cher Scipion, que je suis content pour toi. Et envieux, tu sais... Car c'est le seul sentiment que je n'éprouverai peut-être jamais.

SCIPION

Ce n'est pas moi que tu jalouses, ce sont les dieux eux-mêmes.

CALIGULA

Si tu veux bien, cela restera comme le grand secret de mon règne. Tout ce qu'on peut me reprocher aujourd'hui, c'est d'avoir fait encore un petit progrès sur la voie de la puissance et de la liberté. Pour un homme qui aime le pouvoir, la rivalité des dieux a quelque chose d'agaçant. J'ai supprimé cela. J'ai prouvé à ces dieux illusoires qu'un homme, s'il en a la volonté, peut exercer, sans apprentissage, leur métier ridicule.

SCIPION ,

C'est cela le blasphème, Caïus.

CALIGULA

Non, Scipion, c'est de la clairvoyance. J'ai simplement compris qu'il, n'y a qu'une façon de s'égaler aux dieux : il suffit d'être aussi cruel qu'eux.

SCIPION

Il suffit de se faire tyran.

CALIGULA

Qu'est-ce qu'un tyran ?

SCIPION

Une âme aveugle.

CALIGULA

Cela n'est pas sûr, Scipion. Mais un tyran est un homme qui sacrifie des peuples à ses idées ou à son ambition. Moi, je n'ai pas d'idées et je n'ai plus rien à briguer en fait d'honneurs et de pouvoir. Si j'exerce ce pouvoir c'est par compensation.

SCIPION

À quoi ?

CALIGULA

À la bêtise et à la haine des dieux.

SCIPION

La haine ne compense pas la haine. Le pouvoir n'est pas une solution. Et je ne connais qu'une façon de balancer l'hostilité du monde.

CALIGULA

Quelle est-elle ?

SCIPION

La pauvreté.

CALIGULA, *soignant ses pieds.*

Il faudra que j'essaie de celle-là aussi.

SCIPION

En attendant, beaucoup d'hommes meurent autour de toi.

CALIGULA

Si peu, Scipion, vraiment. Sais-tu combien de guerres j'ai refusées?

SCIPION

Non.

CALIGULA

Trois. Et sais-tu pourquoi je les ai refusées ?

SCIPION

Parce que tu fais fi de la grandeur de Rome.

CALIGULA

Non, parce que je respecte la vie humaine.

SCIPION

Tu te moques de moi, Caïus.

CALIGULA

Ou, du moins, je la respecte plus que je ne respecte un idéal de conquête. Mais il est vrai que je ne la respecte pas plus que je ne respecte ma propre vie. Et s'il m'est facile de tuer, c'est qu'il ne m'est pas difficile de mourir. Non, plus j'y réfléchis et plus je me persuade que je ne suis pas un tyran.

SCIPION

Qu'importe si cela nous coûte aussi cher que si tu l'étais.

CALIGULA, *avec un peu d'impatience.*

Si tu savais compter, tu saurais que la moindre guerre entreprise par un tyran raisonnable vous coûterait mille fois plus cher que les caprices de ma fantaisie.

SCIPION

Mais, du moins, ce serait raisonnable et l'essentiel est de comprendre.

CALIGULA

On ne comprend pas le destin et c'est pourquoi je me suis fait destin. J'ai pris le visage bête et incompréhensible des dieux. C'est cela que tes compagnons de tout à l'heure ont appris à adorer.

SCIPION

Et c'est cela le blasphème, Caïus.

CALIGULA

Non, Scipion, c'est de l'art dramatique ! L'erreur de tous ces hommes, c'est de ne pas croire assez au théâtre. Ils sauraient sans cela qu'il est permis à tout homme de jouer les tragédies célestes et de devenir dieu. Il suffit de se durcir le cœur.

SCIPION

Peut-être, en effet, Caïus. Mais si cela est vrai, je crois qu'alors tu as fait le nécessaire pour qu'un jour,

autour de toi, des légions de dieux humains se lèvent, implacables à leur tour, et noient dans le sang ta divinité d'un moment.

CŒSONIA

Scipion !

CALIGULA, *d'une voix précise et dure.*

Laisse, Cœsonia. Tu ne crois pas si bien dire, Scipion : j'ai fait le nécessaire. J'imagine difficilement le jour dont tu parles. Mais j'en rêve quelquefois. Et sur tous les visages qui s'avancent alors du fond de la nuit amère, dans leurs traits tordus par la haine et l'angoisse, je reconnais, en effet, avec ravissement, le seul dieu que j'aie adoré en ce monde : misérable et lâche comme le cœur humain. *{Irrité.)* Et maintenant, va-t'en. Tu en as beaucoup trop dit. *{Changeant de ton.)* J'ai encore les doigts de mes pieds à rougir. Cela presse.

Tous sortent, sauf Hélicon, qui tourne en rond autour de Caligula, absorbé par les soins de ses pieds.

SCÈNE III

CALIGULA

Hélicon !

HÉLICON

Qu'y a-t-il?

CALIGULA

Ton travail avance ?

HÉLICON

Quel travail?

CALIGULA

Eh bien!... la lune!

HELICON

Ça progresse C'est une question de patience. Mais je voudrais te parler.

CALIGULA

J'aurais peut-être de la patience, mais je n'ai pas beaucoup de temps. Il faut faire vite, Hélicon.

HÉLICON

Je te l'ai dit, je ferai pour le mieux. Mais auparavant, j'ai des choses graves à t'apprendre.

CALIGULA, *comme s'il n'avait pas entendu.*

Remarque que je l'ai déjà eue.

HÉLICON

Qui?

CALIGULA

La lune.

HÉLICON

Oui, naturellement. Mais sais-tu que l'on complote contre ta vie ?

CALIGULA

Je l'ai eue tout à fait même. Deux ou trois fois seulement, il est vrai. Mais tout de même, je l'ai eue.

HÉLICON

Voilà bien longtemps que j'essaie de te parler.

CALIGULA

C'était l'été dernier. Depuis le temps que je la regardais et que je la caressais sur les colonnes du jardin, elle avait fini par comprendre.

HÉLICON

Cessons ce jeu, Caïus. Si tu ne veux pas m'écouter, mon rôle est de parler quand même. Tant pis si tu n'entends pas.

CALIGULA, *toujours occupé à rougir ses ongles du pied.*

Ce vernis ne vaut rien. Mais pour en revenir à la lune, c'était pendant une belle nuit d'août. *(Hélicon se détourne avec dépit et se tait, immobile.)* Elle a fait quelques façons. J'étais déjà couché. Elle était d'abord toute sanglante, au-dessus de l'horizon. Puis elle a commencé à monter, de plus en plus légère, avec une rapidité croissante. Plus elle montait, plus elle devenait claire. Elle est devenue comme un lac d'eau laiteuse au milieu de cette nuit pleine de froissements d'étoiles. Elle est arrivée alors dans la chaleur, douce, légère et nue. Elle a franchi le seuil de la chambre et, avec sa lenteur sûre, est arrivée jusqu'à mon lit, s'y est coulée et m'a inondé de ses sourires et de son éclat. — Décidément, ce vernis ne vaut rien. Mais tu vois, Hélicon, je puis dire sans me vanter que je l'ai eue.

HÉLICON

Veux-tu m'écouter et connaître ce qui te menace?

CALIGULA, *s'arrête et le regarde fixement.*

Je veux seulement la lune, Hélicon. Je sais d'avance ce qui me tuera. Je n'ai pas encore épuisé tout ce qui peut me faire vivre. C'est pourquoi je veux la lune. Et tu ne reparaîtras pas ici avant de me l'avoir procurée.

HÉLICON

Alors, je ferai mon devoir et je dirai ce que j'ai à dire. Un complot s'est formé contre toi. Cherea en est le chef. J'ai surpris cette tablette qui peut t'apprendre l'essentiel. Je la dépose ici.

Hélicon dépose la tablette sur un des sièges et se retire.

CALIGULA

Où vas-tu, Hélicon ?

HÉLICON, *sur le seuil*

Te chercher la lune.

SCÈNE IV

On gratte à la porte opposée. Caligula se retourne brusquement et aperçoit le vieux patricien.

LE VIEUX PATRICIEN, *hésitant.*

Tu permets, Caïus ?

GALIGULA, *impatient.*

Eh bien ! entre. *(Le regardant.)* Alors, ma jolie, on vient revoir Vénus !

LE VIEUX PATRICIEN

Non, ce n'est pas cela. Chut ! Oh ! pardon, Caïus... je veux dire... Tu sais que je t'aime beaucoup... et puis je ne demande qu'à finir mes vieux jours dans la tranquillité...

CALIGULA

Pressons! Pressons!

LE VIEUX PATRICIEN

Oui, bon. Enfin... *(Très vite.)* C'est très grave, voilà tout.

CALIGULA

Non, ce n'est pas grave.

LE VIEUX PATRICIEN

Mais quoi donc, Caïus ?

CALIGULA

Mais de quoi parlons-nous, mon amour?

LE VIEUX PATRICIEN,
il regarde autour de lui.

C'est-à-dire... (*// se tortille et finit par exploser.)* Un complot contre toi...

CALIGULA

Tu vois bien, c'est ce que je disais, ce n'est pas grave du tout.

LE VIEUX PATRICIEN

Caïus, ils veulent te tuer.

CALIGULA, *va vers lui et le prend aux épaules.*

Sais-tu pourquoi je ne puis pas te croire?

LE VIEUX PATRICIEN, *faisant le geste de jurer.*

Par tous les dieux, Caïus...

CALIGULA, *doucement*
et le poussant peu à peu vers la porte.

Ne jure pas, surtout, ne jure pas. Écoute plutôt. Si ce que tu dis était vrai, il me faudrait supposer que tu trahis tes amis, n'est-ce pas ?

LE VIEUX PATRICIEN, *un peu perdu.*

C'est-à-dire, Caïus, que mon amour pour toi...

CALIGULA, *du même ton.*

Et je ne puis pas supposer cela. J'ai tant détesté la lâcheté que je ne pourrais jamais me retenir de faire mourir un traître. Je sais bien ce que tu vaux, moi. Et, assurément, tu ne voudras ni trahir ni mourir.

LE VIEUX PATRICIEN

Assurément, Caïus, assurément !

CALIGULA

Tu vois donc que j'avais raison de ne pas te croire. Tu n'es pas un lâche, n'est-ce pas ?

LE VIEUX PATRICIEN

Oh! non...

CALIGULA

Ni un traître ?

LE VIEUX PATRICIEN

Cela va sans dire, Caïus.

CALIGULA

Et, par conséquent, il n'y a pas de complot, dis-moi, ce n'était qu'une plaisanterie ?

LE VIEUX PATRICIEN, décomposé.

Une plaisanterie, une simple plaisanterie...

CALIGULA

Personne ne veut me tuer, cela est évident ?

LE VIEUX PATRICIEN

Personne, bien sûr, personne.

CALIGULA, respirant fortement, puis lentement.

Alors, disparais, ma jolie. Un homme d'honneur est un animal si rare en ce monde que je ne pourrais pas en supporter la vue trop longtemps. Il faut que je reste seul pour savourer ce grand moment.

SCÈNE V

Caligula contemple un moment la tablette de sa place. Il la saisit et la lit. Il respire fortement et appelle un garde.

CALIGULA

Amène Cherea.

Le garde sort.

Un moment.

Le garde s'arrête.

Avec des égards.

Le garde sort.

Caligula marche un peu de long en large. Puis il se dirige vers le miroir.

Tu avais décidé d'être logique, idiot. Il s'agit seulement de savoir jusqu'où cela ira. *{Ironique.)* Si l'on t'apportait la lune, tout serait changé, n'est-ce pas ? Ce qui est impossible deviendrait possible et du même coup, en une fois, tout serait transfiguré. Pourquoi pas, Caligula ? Qui peut le savoir ? (*// regarde autour de lui.)* Il y a de moins en moins de monde autour de moi, c'est curieux. *{Au miroir, d'une voix sourde.)* Trop de morts, trop de morts, cela dégarnit. Même si l'on m'apportait la lune, je ne pourrais pas revenir en arrière. Même si les morts frémissaient à nouveau sous la caresse du soleil, les meurtres ne rentreraient pas sous terre pour autant. *{Avec un accent*

furieux.) La logique, Caligula, il faut poursuivre la logique. Le pouvoir jusqu'au bout, l'abandon jusqu'au bout. Non, on ne revient pas en arrière et il faut aller jusqu'à la consommation !

Entre Cherea.

SCÈNE VI

Caligula, renversé un peu dans son siège, est engoncé dans son manteau. Il a l'air exténué.

CHEREA

Tu m'as demandé, Caïus ?

CALIGULA, *d'une voix faible.*

Oui, Cherea. Gardes ! Des flambeaux !

Silence.

CHEREA

Tu as quelque chose de particulier à me dire ?

CALIGULA

Non, Cherea.

Silence.

CHEREA, *un peu agacé.*

Tu es sûr que ma présence est nécessaire ?

CALIGULA

Absolument sûr, Cherea.

Encore un temps de silence.
Soudain empressé.

Mais, excuse-moi. Je suis distrait et te reçois bien mal. Prends ce siège et devisons en amis. J'ai besoin de parler un peu à quelqu'un d'intelligent.

Cherea s'assied.
Naturel, il semble, pour la première fois depuis le début de la pièce.

Cherea, crois-tu que deux hommes dont l'âme et la fierté sont égales peuvent, au moins une fois dans leur vie, se parler de tout leur cœur — comme s'ils étaient nus l'un devant l'autre, dépouillés des préjugés, des intérêts particuliers et des mensonges dont ils vivent?

CHEREA

Je pense que cela est possible, Caïus Mais je crois que tu en es incapable.

CALIGULA

Tu as raison. Je voulais seulement savoir si tu pensais comme moi. Couvrons-nous donc de masques. Utilisons nos mensonges. Parlons comme on se bat, couverts jusqu'à la garde. Cherea, pourquoi ne m'aimes-tu pas ?

CHEREA

Parce qu'il n'y a rien d'aimable en toi, Caïus. Parce que ces choses ne se commandent pas. Et aussi, parce

que je te comprends trop bien et qu'on ne peut aimer celui de ses visages qu'on essaie de masquer en soi.

CALIGULA

Pourquoi me haïr?

CHEREA

Ici, tu te trompes, Caïus. Je ne te hais pas. Je te juge nuisible et cruel, égoïste et vaniteux. Mais je ne puis pas te haïr puisque je ne te crois pas heureux. Et je ne puis pas te mépriser puisque je sais que tu n'es pas lâche.

CALIGULA

Alors, pourquoi veux-tu me tuer?

CHEREA

Je te l'ai dit : je te juge nuisible. J'ai le goût et le besoin de la sécurité. La plupart des hommes sont comme moi. Ils sont incapables de vivre dans un univers où la pensée la plus bizarre peut en une seconde entrer dans la réalité — où, la plupart du temps, elle y entre, comme un couteau dans un cœur. Moi non plus, je ne veux pas vivre dans un tel univers. Je préfère me tenir bien en main.

CALIGULA

La sécurité et la logique ne vont pas ensemble.

CHEREA

Il est vrai. Cela n'est pas logique, mais cela est sain.

CALIGULA

Continue.

CHEREA

Je n'ai rien de plus à dire. Je ne veux pas entrer dans ta logique. J'ai une autre idée de mes devoirs d'homme. Je sais que la plupart de tes sujets pensent comme moi. Tu es gênant pour tous. Il est naturel que tu disparaisses.

CALIGULA

Tout cela est très clair et très légitime. Pour la plupart des hommes, ce serait même évident. Pas pour toi, cependant. Tu es intelligent et l'intelligence se paie cher ou se nie. Moi, je paie. Mais toi, pourquoi ne pas la nier et ne pas vouloir payer ?

CHEREA

Parce que j'ai envie de vivre et d'être heureux. Je crois qu'on ne peut être ni l'un ni l'autre en poussant l'absurde dans toutes ses conséquences. Je suis comme tout le monde. Pour m'en sentir libéré, je souhaite parfois la mort de ceux que j'aime, je convoite des femmes que les lois de la famille ou de l'amitié m'interdisent de convoiter. Pour être logique, je devrais alors tuer ou posséder. Mais je juge que ces idées vagues n'ont pas d'importance. Si tout le monde se mêlait de les réaliser, nous ne pourrions ni vivre ni être heureux. Encore une fois, c'est cela qui m'importe.

CALIGULA

Il faut donc que tu croies à quelque idée supérieure.

CHEREA

Je crois qu'il y a des actions qui sont plus belles que d'autres.

CALIGULA

Je crois que toutes sont équivalentes.

CHEREA

Je le sais, Caïus, et c'est pourquoi je ne te hais pas. Mais tu es gênant et il faut que tu disparaisses.

CALIGULA

C'est très juste. Mais pourquoi me l'annoncer et risquer ta vie ?

CHEREA

Parce que d'autres me remplaceront et parce que je n'aime pas mentir.

Silence.

CALIGULA

Cherea!

CHEREA

Oui, Caïus.

CALIGULA

Crois-tu que deux hommes dont l'âme et la fierté sont égales peuvent, au moins une fois dans leur vie, se parler de tout leur cœur?

CHEREA

Je crois que c'est ce que nous venons de faire.

CALIGULA

Oui, Cherea. Tu m'en croyais incapable, pourtant.

CHEREA

J'avais tort, Caïus, je le reconnais et je te remercie. J'attends maintenant ta sentence.

CALIGULA, *distrait.*

Ma sentence ? Ah ! tu veux dire... *(Tirant la tablette de son manteau.)* Connais-tu cela, Cherea?

CHEREA

Je savais qu'elle était en ta possession.

CALIGULA, *de façon passionnée.*

Oui, Cherea, et ta franchise elle-même était simulée. Les deux hommes ne se sont pas parlé de tout leur cœur. Cela ne fait rien pourtant. Maintenant, nous allons cesser le jeu de la sincérité et recommencer à vivre comme par le passé. Il faut encore que tu essaies de comprendre ce que je vais te dire, que tu subisses mes offenses et mon humeur. Écoute, Cherea. Cette tablette est la seule preuve.

CHEREA

Je m'en vais, Caïus. Je suis lassé de tout ce jeu grimaçant. Je le connais trop et ne veux plus le voir.

CALIGULA, *de la même voix passionnée et attentive.*

Reste encore. C'est la preuve, n'est-ce pas ?

CHEREA

Je ne crois pas que tu aies besoin de preuves pour faire mourir un homme.

CALIGULA

Il est vrai. Mais, pour une fois, je veux me contredire. Cela ne gêne personne. Et c'est si bon de se contredire de temps en temps. Cela repose. J'ai besoin de repos, Cherea.

CHEREA

Je ne comprends pas et je n'ai pas de goût pour ces complications.

CALIGULA

Bien sûr, Cherea. Tu es un homme sain, toi. Tu ne désires rien d'extraordinaire! *(Éclatant de rire.)* Tu veux vivre et être heureux. Seulement cela !

CHEREA

Je crois qu'il vaut mieux que nous en restions là.

CALIGULA

Pas encore. Un peu de patience, veux-tu ? J'ai là cette preuve, regarde. Je veux considérer que je ne peux vous faire mourir sans elle. C'est mon idée et c'est mon repos. Eh bien ! vois ce que deviennent les preuves dans la main d'un empereur.

// approche la tablette d'un flambeau. Cherea le rejoint. Le flambeau les sépare. La tablette fond.

Tu vois, conspirateur! Elle fond, et à mesure que cette preuve disparaît, c'est un matin d'innocence qui se lève sur ton visage. L'admirable front pur que tu as, Cherea. Que c'est beau, un innocent, que c'est beau ! Admire ma puissance. Les dieux eux-mêmes ne peuvent pas rendre l'innocence sans auparavant

punir. Et ton empereur n'a besoin que d'une flamme pour t'absoudre et t'encourager. Continue, Cherea, poursuis jusqu'au bout le magnifique raisonnement que tu m'as tenu. Ton empereur attend son repos. C'est sa manière à lui de vivre et d'être heureux.

Cherea regarde Caligula avec stupeur. Il a un geste à peine esquissé, semble comprendre, ouvre la bouche et part brusquement. Caligula continue de tenir la tablette dans la flamme et, souriant, suit Cherea du regard.

RIDEAU



ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE

La scène est dans une demi-obscurité. Entrent Cherea et Scipion. Cherea va à droites puis à gauche et revient vers Scipion.

SCIPION., L'*air fermé.*

Que me veux-tu ?

CHEREA

Le temps presse. Nous devons être fermes sur ce que nous allons faire.

SCIPION

Qui te dit que je ne suis pas ferme ?

CHEREA

Tu n'es pas venu à notre réunion d'hier*

SCIPION, *se détournant.*

C'est vrai, Cherea.

CHEREA

Scipion, je suis plus âgé que toi et je n'ai pas coutume de demander du secours. Mais il est vrai que j'ai besoin de toi. Ce meurtre demande des répondants qui soient respectables. Au milieu de ces vanités blessées et de ces ignobles peurs, il n'y a que toi et moi dont les raisons soient pures. Je sais que si tu nous abandonnes, tu ne trahiras rien. Mais cela est indifférent. Ce que je désire, c'est que tu restes avec nous

SCIPION

Je te comprends. Mais je te jure que je ne le puis pas.

CHEREA

Es-tu donc avec lui ?

SCIPION

Non. Mais je ne puis être contre lui. *(Un temps, puis sourdement.)* Si je le tuais, mon cœur du moins serait avec lui.

CHEREA

Il a pourtant tué ton père !

SCIPION

Oui, c'est là que tout commence. Mais c'est là aussi que tout finit.

CHEREA

Il nie ce que tu avoues. Il bafoue ce que tu vénères.

SCIPION

C'est vrai, Cherea. Mais quelque chose en moi lui ressemble pourtant. La même flamme nous brûle le cœur.

CHEREA

Il est des heures où il faut choisir. Moi, j'ai fait taire en moi ce qui pouvait lui ressembler.

SCIPION

Je ne puis pas choisir puisqu'en plus de ce que je souffre, je souffre aussi de ce qu'il souffre. Mon malheur est de tout comprendre.

CHEREA

Alors tu choisis de lui donner raison.

SCIPION, *dans un cri.*

Oh ! je t'en prie, Cherea, personne, plus personne pour moi n'aura jamais raison!

Un temps, ils se regardent.

CHEREA, *avec émotion,*
s'avançant vers Scipion.

Sais-tu que je le hais plus encore pour ce qu'il a fait de toi ?

SCIPION

Oui, il m'a appris à tout exiger.

CHEREA

Non, Scipion, il t'a désespéré. Et désespérer une jeune âme est un crime qui passe tous ceux qu'il a

commis jusqu'ici. Je te jure que cela suffirait pour que je le tue avec emportement.

// se dirige vers la sortie. Entre Hélicon.

SCÈNE II

HÉLICON

Je te cherchais, Cherea. Caligula organise ici une petite réunion amicale. Il faut que tu l'attendes. (*// se tourne vers Scipion.)* Mais on n'a pas besoin de toi, mon pigeon. Tu peux partir.

SCIPION, *au moment de sortir, se tourne vers Cherea.*

Cherea!

CHEREA, *très doucement.*

Oui, Scipion.

SCIPION

Essaie de comprendre.

CHEREA, *très doucement.*

Non, Scipion.

Scipion et Hélicon sortent.

SCÈNE III

Bruits d'armes en coulisse. Deux gardes paraissent, à droite, conduisant le vieux patricien et le premier patricien, qui donnent toutes les marques de la frayeur.

PREMIER PATRICIEN, *au garde, d'une voix qu'il essaie de rendre ferme.*

Mais enfin, que nous veut-on à cette heure de la nuit?

LE GARDE

Assieds-toi là.

// désigne les sièges à droite.

PREMIER PATRICIEN

S'il s'agit de nous faire mourir, comme les autres, il n'y a pas besoin de tant d'histoires.

LE GARDE

Assieds-toi là, vieux mulet.

LE VIEUX PATRICIEN

Asseyons-nous. Cet homme ne sait rien. C'est visible.

LE GARDE

Oui, ma jolie, c'est visible.

// sort.

PREMIER PATRICIEN

Il fallait agir vite, je le savais. Maintenant, c'est la torture qui nous attend.

SCÈNE IV

CHEREA, *calme et s'asseyant.*

De quoi s'agit-il ?

PREMIER PATRICIEN ET LE VIEUX PATRICIEN, *ensemble.*

La conjuration est découverte.

CHEREA

Ensuite ?

LE VIEUX PATRICIEN, *tremblant.*

C'est la torture.

CHEREA, *impassible.*

Je me souviens que Caligula a donné quatre-vingt-un mille sesterces à un esclave voleur que la torture n'avait pas fait avouer.

PREMIER PATRICIEN

Nous voilà bien avancés.

CHEREA

Non, mais c'est une preuve qu'il aime le courage. Et vous devriez en tenir compte. *(Au vieux patricien.)* Cela

ne te ferait rien de ne pas claquer des dents ainsi? J'ai ce bruit en horreur.

LE VIEUX PATRICIEN

C'est que...

PREMIER PATRICIEN

Assez d'histoires. C'est notre vie que nous jouons.

CHEREA, *sans broncher.*

Connaissez-vous le mot favori de Caligula ?

LE VIEUX PATRICIEN, *prêt aux larmes.*

Oui. Il le dit au bourreau : « Tue-le lentement pour qu'il se sente mourir. »

CHEREA

Non, c'est mieux. Après une exécution, il bâille et dit avec sérieux : « Ce que j'admire le plus, c'est mon insensibilité. »

PREMIER PATRICIEN

Vous entendez?

Bruit d'armes.

CHEREA

Ce mot-là révèle un faible

LE VIEUX PATRICIEN

Cela ne te ferait rien de ne pas faire de philosophie ? Je l'ai en horreur.

Entre, dans le fond, un esclave qui apporte des armes et les range sur un siège.

CHEREA, *qui ne l'a pas vu.*

Reconnaissons au moins que cet homme exerce une indéniable influence. Il force à penser. Il force tout le monde à penser. L'insécurité, voilà ce qui fait penser. Et c'est pourquoi tant de haines le poursuivent.

LE VIEUX PATRICIEN, *tremblant.*

Regarde.

CHEREA, *apercevant les armes, sa voix change un peu.*

Tu avais peut-être raison.

PREMIER PATRICIEN

Il fallait faire vite. Nous avons trop attendu.

CHEREA

Oui. C'est une leçon qui vient un peu tard.

LE VIEUX PATRICIEN

Mais c'est insensé. Je ne veux pas mourir.

// se lève et veut s'échapper. Deux gardes surgissent et le maintiennent de force après l'avoir giflé. Le premier patricien s'écrase sur son siège. Cherea dit quelques mots qu'on n'entend pas. Soudain, une étrange musique aigre, sautillante, de sistres et de cymbales, éclate au fond. Les patriciens font silence et regardent. Caligula, en robe courte de danseuse, des fleurs sur la tête, paraît en ombre chinoise, derrière le rideau du fond, mime quelques gestes ridicules de danse et s'éclipse. Aussitôt après, un garde dit, d'une voix solennelle : « Le spectacle est terminé. » Pendant ce temps, Cœsonia est entrée silencieusement derrière les spectateurs. Elle parle d'une voix neutre qui les fait cependant sursauter.

SCÈNE V

Cœsonia

Caligula m'a chargée de vous dire qu'il vous faisait appeler jusqu'ici pour les affaires de l'État, mais qu'aujourd'hui, il vous avait invités à communier avec lui dans une émotion artistique. *(Un temps ; puis de la même voix.)* Il a ajouté d'ailleurs que celui qui n'aurait pas communié aurait la tête tranchée.

Ils se taisent.

Je m'excuse d'insister. Mais je dois vous demander si vous avez trouvé que cette danse était belle.

PREMIER PATRICIEN, *après une hésitation.*

Elle était belle, Cœsonia.

LE VIEUX PATRICIEN, *débordant de gratitude.*

Oh ! oui, Cœsonia.

CŒSONIA

Et toi, Cherea?

CHEREA, *froidement.*

C'était du grand art,

CŒSONIA

Parfait, je vais donc pouvoir en informer Caligula.

SCÈNE VI

Entre Hélicon.

HÉLICON

Dis-moi, Cherea, était-ce vraiment du grand art?

CHEREA

Dans un sens, oui.

HELICON

Je comprends. Tu es très fort, Cherea. Faux comme un honnête homme. Mais fort, vraiment. Moi, je ne suis pas fort. Et pourtant, je ne vous laisserai pas toucher à Caïus, même si c'est là ce que lui-même désire.

CHEREA

Je n'entends rien à ce discours. Mais je te félicite pour ton dévouement. J'aime les bons domestiques.

HÉLICON

Te voilà bien fier, hein ? Oui, je sers un fou. Mais toi, qui sers-tu? La vertu? Je vais te dire ce que j'en pense. Je suis né esclave. Alors, l'air de la vertu, honnête homme, je l'ai d'abord dansé sous le fouet. Caïus, lui, ne m'a pas fait de discours. Il m'a affranchi et pris dans son palais. C'est ainsi que j'ai pu vous regarder, vous les vertueux. Et j'ai vu que vous aviez sale mine et pauvre odeur, l'odeur fade de ceux qui n'ont jamais rien souffert ni risqué. J'ai vu les drapés

nobles, mais l'usure au cœur, le visage avare, la main fuyante. Vous, des juges? Vous qui tenez boutique de vertu, qui rêvez de sécurité comme la jeune fille rêve d'amour, qui allez pourtant mourir dans l'effroi sans même savoir que vous avez menti toute votre vie, vous vous mêleriez de juger celui qui a souffert sans compter, et qui saigne tous les jours de mille nouvelles blessures? Vous me frapperez avant, sois-en sûr! Méprise l'esclave, Cherea ! Il est au-dessus de ta vertu puisqu'il peut encore aimer ce maître misérable qu'il défendra contre vos nobles mensonges, vos bouches parjures...

CHEREA

Cher Hélicon, tu te laisses aller à l'éloquence. Franchement, tu avais le goût meilleur, autrefois.

HÉLICON

Désolé, vraiment. Voilà ce que c'est que de trop vous fréquenter. Les vieux époux ont le même nombre de poils dans les oreilles tant ils finissent par se ressembler. Mais je me reprends, ne crains rien, je me reprends. Simplement ceci... Regarde, tu vois ce visage ? Bon. Regarde-le bien. Parfait. Maintenant, tu as vu ton ennemi.

Il sort.

SCÈNE VII

CHEREA

Et maintenant, il faut faire vite. Restez là tous les deux. Nous serons ce soir une centaine.

77 sort.

LE VIEUX PATRICIEN

Restez là, restez là ! Je voudrais bien partir, moi. (*Il renifle.)* Ça sent le mort, ici.

PREMIER PATRICIEN

Ou le mensonge. *(Tristement.)* J'ai dit que cette danse était belle.

LE VIEUX PATRICIEN, *conciliant.*

Elle l'était dans un sens. Elle l'était.

Entrent en coup de vent plusieurs patriciens et chevaliers.

SCÈNE VIII

DEUXIÈME PATRICIEN

Qu'y a-t-il? Le savez-vous? L'empereur nous fait appeler.

LE VIEUX PATRICIEN, *distrait.*

C'est peut-être pour la danse.

DEUXIÈME PATRICIEN

Quelle danse ?

LE VIEUX PATRICIEN

Oui, enfin, l'émotion artistique.

TROISIÈME PATRICIEN

On m'a dit que Caligula était très malade.

PREMIER PATRICIEN

Il l'est.

TROISIÈME PATRICIEN

Qu'a-t-il donc? *(Avec ravissement.)* Par tous les dieux, va-t-il mourir ?

PREMIER PATRICIEN

Je ne crois pas. Sa maladie n'est mortelle que pour les autres.

LE VIEUX PATRICIEN

Si nous osons dire.

DEUXIÈME PATRICIEN

Je te comprends. Mais n'a-t-il pas quelque maladie moins grave et plus avantageuse pour nous ?

PREMIER PATRICIEN

Non, cette maladie-là ne souffre pas la concurrence. Vous permettez, je dois voir Cherea.

Il sort. Entre Cœsonia, petit silence.

SCÈNE IX

CAESONIA, *d'un air indifférent.*

Caligula souffre de l'estomac. Il a vomi du sang.

Les patriciens accourent autour d'elle.

DEUXIÈME PATRICIEN

Oh! dieux tout-puissants, je fais vœu, s'il se rétablit, de verser deux cent mille sesterces au trésor de l'État.

TROISIÈME PATRICIEN, *exagéré.*

Jupiter, prends ma vie en échange de la sienne.

Caligula est entré depuis un moment. Il écoute.

CALIGULA, *s'avançant vers le deuxième patricien.*

J'accepte ton offrande, Lucius, je te remercie. Mon trésorier se présentera demain chez toi. (*// va vers le troisième patricien et l'embrasse.)* Tu ne peux savoir comme je suis ému. *(Un silence et tendrement.)* Tu m'aimes donc?

TROISIÈME PATRICIEN, *pénétré.*

Ah! César, il n'est rien que, pour toi, je ne donnerais sur l'heure.

CALIGULA, *l'embrassant encore.*

Ah! ceci est trop, Cassius, et je n'ai pas mérité tant d'amour. *(Cassius fait un geste de protestation.)* Non, non,

te dis-je. J'en suis indigne. (*// appelle deux gardes.)* Emmenez-le. *(À Cassius; doucement.)* Va, ami. Et souviens-toi que Caligula t'a donné son cœur.

TROISIÈME PATRICIEN, *vaguement inquiet.*

Mais où m'emmènent-ils ?

CALIGULA

À la mort, voyons. Tu as donné ta de pour la mienne. Moi, je me sens mieux maintenant. Je n'ai même plus cet affreux goût de sang dans la bouche. Tu m'as guéri. Es-tu heureux, Cassius, de pouvoir donner ta vie pour un autre, quand cet autre s'appelle Caligula ? Me voilà prêt de nouveau pour toutes les fêtes.

On entraîne le troisième patricien qui résiste et hurle.

TROISIÈME PATRICIEN

Je ne veux pas. Mais c'est une plaisanterie.

CALIGULA, *rêveur, entre les hurlements.*

Bientôt, les routes sur la mer seront couvertes de mimosas. Les femmes auront des robes d'étoffe légère. Un grand ciel frais et battant, Cassius ! Les sourires de la vie !

Cassius est prêt à sortir. Cæsonia le pousse doucement.
Se retournant, soudain sérieux.

La vie, mon ami, si tu l'avais assez aimée, tu ne l'aurais pas jouée avec tant d'imprudence.

On entraîne Cassius.
Revenant vers la table.

Et quand on a perdu, il faut toujours payer. *(Un temps.)* Viens, Cœsonia. (*// se tourne vers les autres.) A* propos, il m'est venu une belle pensée que je veux partager avec vous. Mon règne jusqu'ici a été trop heureux. Ni peste universelle, ni religion cruelle, pas même un coup d'État, bref, rien qui puisse vous faire passer à la postérité. C'est un peu pour cela, voyez-vous, que j'essaie de compenser la prudence du destin. Je veux dire... je ne sais si vous m'avez compris *(avec un petit rire),* enfin, c'est moi qui remplace la peste. *(Changeant de ton.)* Mais, taisez-vous. Voici Cherea. C'est à toi, Cœsonia.

// sort. Entrent Cherea et le premier patricien.

SCÈNE X

Cœsonia va vivement au-devant de Cherea.

CŒSONIA

Caligula est mort.

Elle se détourne, comme si elle pleurait, et fixe les autres qui se taisent. Tout le monde a l'air consterné, mais pour des raisons différentes.

PREMIER PATRICIEN

Tu... tu es sûre de ce malheur? Ce n'est pas possible, il a dansé tout à l'heure.

CŒSONIA

Justement. Cet effort l'a achevé.

Cherea va rapidement de l'un à l'autre, et se retourne vers Cœsonia Tout le monde garde le silence.

Lentement.

Tu ne dis rien, Cherea.

CHEREA, *aussi lentement.*

C'est un grand malheur, Cœsonia.

Caligula entre brutalement et va vers Cherea.

CALIGULA

Bien joué, Cherea. (*Il fait un tour sur lui-même et regarde les autres. Avec humeur.)* Eh bien ! c'est raté. *(À Cœsonia)* N'oublie pas ce que je t'ai dit.

Il sort.

SCÈNE XI

Cœsonia le regarde partir en silence.

LE VIEUX PATRICIEN, *soutenu par un espoir infatigable.*

Serait-il malade, Cœsonia ?

CŒSONIA, *le regardant avec haine.*

Non, ma jolie, mais ce que tu ignores, c'est que cet homme dort deux heures toutes les nuits et le reste du temps, incapable de reposer, erre dans les galeries de son palais. Ce que tu ignores, ce que tu ne t'es jamais demandé, c'est à quoi pense cet être pendant les

heures mortelles qui vont du milieu de la nuit au retour du soleil. Malade ? Non, il ne l'est pas. À moins que tu n'inventes un nom et des médicaments pour les ulcères dont son âme est couverte.

CHEREA, *qu'on dirait touché*

Tu as raison, Cœsonia. Nous n'ignorons pas que Caïus...

CAESONIA, *plus vite.*

Non, vous ne l'ignorez pas. Mais comme tous ceux qui n'ont point d'âme, vous ne pouvez supporter ceux qui en ont trop. Trop d'âme! Voilà qui est gênant, n'est-ce pas? Alors, on appelle cela maladie : les cuistres sont justifiés et contents. *{D'un autre ton.)* Est-ce que tu as jamais su aimer, Cherea?

CHEREA, *de nouveau lui-même.*

Nous sommes maintenant trop vieux pour apprendre à le faire, Cœsonia. Et d'ailleurs, il n'est pas sûr que Caligula nous en laissera le temps.

CAESONiA, *qui s'est reprise.*

Il est vrai. *{Elle s'assied.)* Et j'allais oublier les recommandations de Caligula. Vous savez qu'aujourd'hui est un jour consacré à l'art.

LE VIEUX PATRICIEN

D'après le calendrier ?

CŒSONIA

Non, d'après Caligula. Il a convoqué quelques poètes. Il leur proposera une composition improvisée

sur un sujet donné. Il désire que ceux d'entre vous qui sont poètes y concourent expressément. Il a désigné en particulier le jeune Scipion et Metellus.

METELLUS

Mais nous ne sommes pas prêts.

CŒSONIA, *comme si elle n'avait pas entendu, d'une voix neutre.*

Naturellement, il y aura des récompenses. Il y a aussi des punitions. *{Petit recul des autres.)* Je puis vous dire, en confidence, qu'elles ne sont pas très graves.

Entre Caligula. Il est plus sombre que jamais.

SCÈNE XII

CALIGULA

Tout est prêt ?

CŒSONIA

Tout. *(À un garde.)* Faites entrer les poètes.

Entrent, deux par deux, une douzaine de poètes qui descendent à droite au pas cadencé.

CALIGULA

Et les autres ?

CŒSONIA

Scipion et Metellus !

Tous deux se joignent aux poètes. Caligula s'assied dans le fond, à gauche, avec Cæsonia et le reste des patriciens. Petit silence.

CALIGULA

Sujet : la mort. Délai : une minute.

Les poètes écrivent précipitamment sur leurs tablettes.

LE VIEUX PATRICIEN

Qui sera le jury?

CALIGULA

Moi. Cela n'est pas suffisant?

LE VIEUX PATRICIEN

Oh ! oui. Tout à fait suffisant.

CHEREA

Est-ce que tu participes au concours, Caïus ?

CALIGULA

C'est inutile. Il y a longtemps que j'ai fait ma composition sur ce sujet.

LE VIEUX PATRICIEN, *empressé.*

Où peut-on se la procurer?

CALIGULA

À ma façon, je la récite tous les jours.

Cæsonia le regarde, angoissée.

CALIGULA, *brutalement.*

Ma figure te déplaît?

CŒSONIA, *doucement.*

Je te demande pardon.

CALIGULA

Ah! je t'en prie, pas d'humilité. Surtout pas d'humilité. Toi, tu es déjà difficile à supporter, mais ton humilité !

Cæsonia remonte lentement...
À Cherea.

Je continue. C'est l'unique composition que j'aie faite. Mais aussi, elle donne la preuve que je suis le seul artiste que Rome ait connu, le seul, tu entends, Cherea, qui mette en accord sa pensée et ses actes.

CHEREA

C'est seulement une question de pouvoir.

CALIGULA

En effet. Les autres créent par défaut de pouvoir. Moi, je n'ai pas besoin d'une œuvre : je vis. *(Brutalement.)* Alors, vous autres, vous y êtes ?

METELLUS

Nous y sommes, je crois.

TOUS

Oui.

CALIGULA

Bon, écoutez-moi bien. Vous allez quitter vos rangs. Je sifflerai. Le premier commencera sa lecture. À mon coup de sifflet, il doit s'arrêter et le second commencer. Et ainsi de suite. Le vainqueur, naturellement, sera celui dont la composition n'aura pas été interrompue par le sifflet. Préparez-vous. (*// se tourne vers Cherea et, confidentiel.)* Il faut de l'organisation en tout, même en art.

Coup de sifflet.

PREMIER POÈTE

Mort, quand par-delà les rives noires...

Sifflet. Le poète descend à gauche. Les autres feront de même. Scène mécanique.

DEUXIÈME POÈTE

Les Trois Parques en leur antre..

Sifflet

TROISIÈME POÈTE

Je t'appelle, ô mort...

Sifflet rageur.

Le quatrième poète s'avance et prend une pose déclamatoire. Le sifflet retentit avant qu'il ait parlé.

CINQUIÈME POÈTE

Lorsque j'étais petit enfant...

CALIGULA, *hurlant.*

Non! mais quel rapport l'enfance d'un imbécile peut-elle avoir avec le sujet? Veux-tu me dire où est le rapport ?

CINQUIÈME POÈTE

Mais, Caïus, je n'ai pas fini...

Sifflet strident

SIXIÈME POÈTE, *il avance, s'éclairdssant la voix.*

Inexorable, elle chemine...

Sifflet

SEPTIÈME POÈTE, *mystérieux.*

Absconse et diffuse oraison...

Sifflet entrecoupé.
Scipion s'avance sans tablettes.

CALIGULA

À toi, Scipion. Tu n'as pas de tablettes ?

SCIPION

Je n'en ai pas besoin.

CALIGULA

Voyons.

// mâchonne son sifflet.

SCIPION, *très près de Caligula, sans le regarder et avec une sorte de lassitude.*

« Chasse au bonheur qui fait les êtres purs,
Ciel où le soleil ruisselle,
Fêtes uniques et sauvages, mon délire sans espoir!... »

CALIGULA, *doucement.*

Arrête, veux-tu? *(À Scipion.)* Tu es bien jeune pour connaître les vraies leçons de la mort.

SCIPION, *fixant Caligula.*

J'étais bien jeune pour perdre mon père.

CALIGULA, *se détournant brusquement.*

Allons, vous autres, formez vos rangs. Un faux poète est une punition trop dure pour mon goût. Je méditais jusqu'ici de vous garder comme alliés et j'imaginais parfois que vous formeriez le dernier carré de mes défenseurs. Mais cela est vain, et je vais vous rejeter parmi mes ennemis. Les poètes sont contre moi, je puis dire que c'est la fin. Sortez en bon ordre ! Vous allez défiler devant moi en léchant vos tablettes pour y effacer les traces de vos infamies. Attention! En avant !

Coups de sifflet rythmés. Les poètes, marchant au pas, sortent, par la droite, en léchant leurs immortelles tablettes.

Très bas.

Et sortez tous.

À la porte, Cherea retient le premier patricien par l'épaule.

CHEREA

Le moment est venu.

Le jeune Scipion, qui a entendu, hésite sur le pas de la porte et va vers Caligula.

CALIGULA, *méchamment.*

Ne peux-tu me laisser en paix, comme le fait maintenant ton père ?

SCÈNE XIII

SCIPION

Allons, Caïus, tout cela est inutile. Je sais déjà que tu as choisi.

CALIGULA

Laisse-moi.

SCIPION

Je vais te laisser, en effet, car je crois que je t'ai compris. Ni pour toi, ni pour moi, qui te ressemble tant, il n'y a plus d'issue. Je vais partir très loin chercher les raisons de tout cela. *{Un temps, il regarde Caligula. Avec un grand accent.)* Adieu, cher Caïus. Quand tout sera fini, n'oublie pas que je t'ai aimé.

// sort. Caligula le regarde. Il a un geste. Mais il se secoue brutalement et revient sur Cæsonia

ŒSONIA

Qu'a-t-ildit?

CALIGULA

Cela dépasse ton entendement.

Cœsonia

A quoi penses-tu ?

CALIGULA

À celui-ci. Et puis à toi aussi. Mais c'est la même chose.

CŒSONIA

Qu'y a-t-il?

CALIGULA, *la regardant.*

Scipion est parti. J'en ai fini avec l'amitié. Mais toi, je me demande pourquoi tu es encore là...

CŒSONIA

Parce que je te plais.

CALIGULA

Non. Si je te faisais tuer, je crois que je comprendrais.

CŒSONIA

Ce serait une solution. Fais-le donc. Mais ne peux-tu, au moins pour une minute, te laisser aller à vivre librement ?

CALIGULA

Cela fait déjà quelques années que je m'exerce à vivre librement.

CŒSONIA

Ce n'est pas ainsi que je l'entends. Comprends-moi bien. Cela peut être si bon de vivre et d'aimer dans la pureté de son cœur.

CALIGULA

Chacun gagne sa pureté comme il peut. Moi, c'est en poursuivant l'essentiel. Tout cela n'empêche pas d'ailleurs que je pourrais te faire tuer. (*// rit.)* Ce serait le couronnement de ma carrière.

Caligula se lève et fait tourner le miroir sur lui-même. Il marche en rond, en laissant pendre ses bras presque sans gestes, comme une bête.

C'est drôle. Quand je ne tue pas, je me sens seul. Les vivants ne suffisent pas à peupler l'univers et à chasser l'ennui. Quand vous êtes tous là, vous me faites sentir un vide sans mesure où je ne peux regarder. Je ne suis bien que parmi mes morts. (*// se campe face au public, un peu penché en avant, il a oublié Cœsonia.)* Eux sont vrais. Ils sont comme moi. Ils m'attendent et me pressent. (*// hoche la tête.)* J'ai de longs dialogues avec tel ou tel qui cria vers moi pour être gracié et à qui je fis couper la langue.

CŒSONIA

Viens. Etends-toi près de moi. Mets ta tête sur mes genoux. *(Caligula obéit.)* Tu es bien. Tout se tait.

CALIGULA

Tout se tait. Tu exagères. N'entends-tu pas ces cliquetis de fers? *(On les entend.)* Ne perçois-tu pas ces mille petites rumeurs qui révèlent la haine aux aguets ?

Rumeurs.

CŒSONIA

Personne n'oserait...

CALIGULA

Si, la bêtise.

CŒSONIA

Elle ne tue pas. Elle rend sage.

CALIGULA

Elle est meurtrière, Cœsonia. Elle est meurtrière lorsqu'elle se juge offensée. Oh! ce ne sont pas ceux dont j'ai tué les fils ou le père qui m'assassineront. Ceux-là ont compris. Ils sont avec moi, ils ont le même goût dans la bouche. Mais les autres, ceux que j'ai moqués et ridiculisés, je suis sans défense contre leur vanité.

CŒSONIA, *avec véhémence.*

Nous te défendrons, nous sommes encore nombreux à t'aimer.

CALIGULA

Vous êtes de moins en moins nombreux. J'ai fait ce qu'il fallait pour cela. Et puis, soyons justes, je n'ai pas seulement la bêtise contre moi, j'ai aussi la loyauté et le courage de ceux qui veulent être heureux.

CŒSONIA, *même jeu.*

Non, ils ne te tueront pas. Ou alors quelque chose, venu du ciel, les consumerait avant qu'ils t'aient touché.

CALIGULA

Du ciel! Il n'y a pas de ciel, pauvre femme. *(// s'assied.)* Mais pourquoi tant d'amour, tout d'un coup, ce n'est pas dans nos conventions ?

CŒSONIA, *qui s'est levée et marche.*

Ce n'est donc pas assez de te voir tuer les autres qu'il faille encore savoir que tu seras tué ? Ce n'est pas assez de te recevoir cruel et déchiré, de sentir ton

odeur de meurtre quand tu te places sur mon ventre ! Tous les jours, je vois mourir un peu plus en toi ce qui a figure d'homme. *(Elle se tourne vers lui.)* Je suis vieille et près d'être laide, je le sais. Mais le souci que j'ai de toi m'a fait maintenant une telle âme qu'il n'importe plus que tu ne m'aimes pas. Je voudrais seulement te voir guérir, toi qui es encore un enfant. Toute une vie devant toi! Et que demandes-tu donc qui soit plus grand que toute une vie ?

CALIGULA, *se lève et il la regarde.*

Voici déjà bien longtemps que tu es là.

CŒSONIA

C'est vrai. Mais tu vas me garder, n'est-ce pas ?

CALIGULA

Je ne sais pas. Je sais seulement pourquoi tu es là : pour toutes ces nuits où le plaisir était aigu et sans joie, et pour tout ce que tu connais de moi.

// la prend dans ses bras et, de la main, lui renverse un peu la tête.

J'ai vingt-neuf ans. C'est peu. Mais à cette heure où ma vie m'apparaît cependant si longue, si chargée de dépouilles, si accomplie enfin, tu restes le dernier témoin. Et je ne peux me défendre d'une sorte de tendresse honteuse pour la vieille femme que tu vas être.

CŒSONIA

Dis-moi que tu veux me garder !

CALIGULA

Je ne sais pas. J'ai conscience seulement, et c'est le plus terrible, que cette tendresse honteuse est le seul sentiment pur que ma vie m'ait jusqu'ici donné.

Cœsonia se retire de ses bras, Caligula la suit. Elle colle son dos contre lui, il l'enlace.

Ne vaudrait-il pas mieux que le dernier témoin disparaisse ?

CŒSONIA

Cela n'a pas d'importance. Je suis heureuse de ce que tu m'as dit. Mais pourquoi ne puis-je pas partager ce bonheur avec toi ?

CALIGULA

Qui te dit que je ne suis pas heureux?

Cœsonia

Le bonheur est généreux. Il ne vit pas de destructions.

CALIGULA

Alors, c'est qu'il est deux sortes de bonheurs et j'ai choisi celui des meurtriers. Car je suis heureux. Il y a eu un temps où je croyais avoir atteint l'extrémité de la douleur. Eh bien! non, on peut encore aller plus loin. Au bout de cette contrée, c'est un bonheur stérile et magnifique. Regarde-moi.

Elle se tourne vers lui.

Je ris, Cœsonia, quand je pense que, pendant des années, Rome tout entière a évité de prononcer le nom de Drusilla. Car Rome s'est trompée pendant des années. L'amour ne m'est pas suffisant, c'est cela que j'ai compris alors. C'est cela que je comprends aujourd'hui encore en te regardant. Aimer un être, c'est accepter de vieillir avec lui. Je ne suis pas capable de cet amour. Drusilla vieille, c'était bien pis que Drusilla morte. On croit qu'un homme souffre parce que l'être qu'il aime meurt en un jour. Mais sa vraie souffrance est moins futile : c'est de s'apercevoir que le chagrin non plus ne dure pas. Même la douleur est privée de sens.

Tu vois, je n'avais pas d'excuses, pas même l'ombre d'un amour, ni l'amertume de la mélancolie. Je suis sans alibi. Mais aujourd'hui, me voilà encore plus libre qu'il y a des années, libéré que je suis du souvenir et de l'illusion. (*// rit d'une façon passionnée.)* Je sais que rien ne dure ! Savoir cela ! Nous sommes deux ou trois dans l'histoire à en avoir fait vraiment l'expérience, accompli ce bonheur dément. Cœsonia, tu as suivi jusqu'au bout une bien curieuse tragédie. Il est temps que pour toi le rideau se baisse.

Il passe à nouveau derrière elle et passe son avant-bras autour du cou de Cœsonia

CESONIA, *avec effroi.*

Est-ce donc du bonheur, cette liberté épouvantable?

CALIGULA, *écrasant peu à peu de son bras la gorge de Cœsonia*

Sois-en sûre, Cœsonia. Sans elle, j'eusse été un homme satisfait Grâce à elle, j'ai conquis la divine

clairvoyance du solitaire. (77 *s'exalte de plus en plus, étranglant peu à peu Cœsonia qui se laisse aller sans résistance, les mains un peu offertes en avant. Il lui parle, penché sur son oreille.)* Je vis, je tue, j'exerce le pouvoir délirant du destructeur, auprès de quoi celui du créateur paraît une singerie. C'est cela, être heureux. C'est cela le bonheur, cette insupportable délivrance, cet universel mépris, le sang, la haine autour de moi, cet isolement non pareil de l'homme qui tient toute sa vie sous son regard, la joie démesurée de l'assassin impuni, cette logique implacable qui broie des vies humaines *(il rit),* qui te broie, Cœsonia, pour parfaire enfin la solitude éternelle que je désire.

CŒSONIA, *se débattant faiblement.*

Caïus !

CALIGULA, *de plus en plus exalté.*

Non, pas de tendresse. Il faut en finir, car le temps presse. Le temps presse, chère Cœsonia !

Cœsonia râle. Caligula la traîne sur le lit où il la laisse tomber.
La regardant d'un air égaré, d'une voix rauque.

Et toi aussi, tu étais coupable. Mais tuer n'est pas la solution[4].

SCÈNE XIV

Il tourne sur lui-même, hagard, va vers le miroir.

CALIGULA

Caligula ! Toi aussi, toi aussi, tu es coupable. Alors, n'est-ce pas, un peu plus, un peu moins! Mais qui oserait me condamner dans ce monde sans juge, où personne n'est innocent ! *(Avec tout l'accent de la détresse, se pressant contre le miroir.)* Tu le vois bien, Hélicon n'est pas venu. Je n'aurai pas la lune. Mais qu'il est amer d'avoir raison et de devoir aller jusqu'à la consommation. Car j'ai peur de la consommation. Des bruits d'armes ! C'est l'innocence qui prépare son triomphe. Que ne suis-je à leur place ! J'ai peur. Quel dégoût, après avoir méprisé les autres, de se sentir la même lâcheté dans l'âme. Mais cela ne fait rien. La peur non plus ne dure pas. Je vais retrouver ce grand vide où le cœur s'apaise.

Il *recule un peu, revient vers le miroir. Il semble plus calme. Il recommence à parler, mais d'une voix plus basse et plus concentrée.*

Tout a l'air si compliqué. Tout est si simple pourtant. Si j'avais eu la lune, si l'amour suffisait, tout serait changé. Mais où étancher cette soif? Quel cœur, quel dieu auraient pour moi la profondeur d'un lac? *(S'agenouillant et pleurant.)* Rien dans ce monde, ni dans l'autre, qui soit à ma mesure. Je sais pourtant, et tu le sais aussi *(il tend les mains vers le miroir en pleurant),* qu'il suffirait que l'impossible soit. L'impossible ! Je l'ai cherché aux limites du monde, aux confins de moi-

même. J'ai tendu mes mains *{criant),* je tends mes mains et c'est toi que je rencontre, toujours toi en face de moi, et je suis pour toi plein de haine. Je n'ai pas pris la voie qu'il fallait, je n'aboutis à rien. Ma liberté n'est pas la bonne[5]. Hélicon! Hélicon! Rien! rien encore. Oh ! cette nuit est lourde ! Hélicon ne viendra pas : nous serons coupables à jamais ! Cette nuit est lourde comme la douleur humaine.

Des bruits d'armes et des chuchotements s'entendent en coulisse.

HÉLICON, *surgissant au fond.*

Garde-toi, Caïus ! Garde-toi !

Une main invisible poignarde Hélicon.

Caligula se relève, prend un siège bas dans la main et approche du miroir en soufflant. Il s'observe, simule un bond en avant et, devant le mouvement symétrique de son double dans la glace, lance son siège à toute volée en hurlant :

CALIGULA

À l'histoire, Caligula, à l'histoire.

Le miroir se brise et, dans le même moment, par toutes les issues, entrent les conjurés en armes. Caligula leur fait face, avec un rire fou. Le vieux patricien le frappe dans le dos, Cherea en pleine figure. Le rire de Caligula se transforme en hoquets. Tous frappent. Dans un dernier hoquet, Caligula, riant et râlant, hurle

Je suis encore vivant !

RIDEAU

DOSSIER

CHRONOLOGIE
1913-1960

1913. 7 novembre : naissance d'Albert Camus à Mondovi (Algérie) ; fils de Lucien Camus, ouvrier dans une exploitation vinicole, et de Catherine née Sintès.

1914. 2 août : début de la Grande Guerre. Lucien Camus est tué au front. Sa veuve vient s'installer à Alger, dans le quartier populaire de Belcourt (où habitera Meursault, le héros de *L'Etranger*). Avec ses deux enfants (Albert et son frère aîné), elle va mener une existence presque misérable.

1923. Albert Camus entre en qualité d'élève boursier au lycée d'Alger.

1929. Première lecture de Gide *(Les Nourritures terrestres).*

1930. Premières atteintes de la tuberculose.

1932. Hypokhâgne au lycée d'Alger. Jean Grenier est son professeur de philosophie. Il deviendra son ami.

1933. Milite dans un mouvement antifasciste.

1934. Il se marie et divorce deux ans plus tard. Adhère au Parti communiste.

1935. Commence à écrire *L'Envers et l'endroit,* suite de courts récits.

1936. Obtient le Diplôme d'études supérieures (équivalent de la maîtrise actuelle) en philosophie (sujet : « Métaphysique chrétienne et néoplatonisme »). En juillet commence la guerre d'Espagne. Avec quelques amis, Camus fonde le Théâtre du Travail, bientôt rebaptisé Théâtre de l'Équipe. Ecrit (en collaboration) *Révolte dans les Asturies,* dont la représentation sera interdite.

1937. Journaliste à *Alger républicain.* Il publie *L'Envers et l'endroit* et commence un roman, *La Mort heureuse* (publication posthume), qui restera inachevé.

1938. Commence à écrire *Caligula,* esquissé l'année précédente.
1939. Publication de *Noces.* 3 septembre : début de la Seconde Guerre mondiale.
1940. Épouse Francine Faure, quitte l'Algérie pour la métropole. Termine *L'Étranger* et commence *Le Mythe de Sisyphe.*
1941. Termine *Le Mythe de Sisyphe.* Un premier état de *Caligula* (publication posthume) est prêt.
1942. Publication de *L'Étranger* et du *Mythe de Sisyphe.*
1943. Commence *Le Malentendu* et écrit la première *Lettre à un ami allemand.*
1944. Seconde *Lettre à un ami allemand,* dirige *Combat* avec Pascal Pia. Publication, en un seul volume, de *Caligula* et du *Malentendu.* Création au Théâtre des Mathurins du *Malentendu.*
1945. Après l'armistice (8 mai), Camus enquête sur les massacres de Sétif, en Algérie. 5 septembre : naissance de Jean et Catherine Camus et première représentation au Théâtre Hébertot de *Caligula ;* Gérard Philipe triomphe dans le rôle principal.
1946. Renonce à la direction de *Combat*
1947. Publication de *La Peste.*
1948. Représentation (et échec) de *L'État de siège,* écrit en collaboration avec Jean-Louis Barrault.
1949. Graves ennuis de santé. Création des *Justes.*
1950. Reprise de *Caligula* au Théâtre Hébertot.
1951. Publication de *L'Homme révolté,* auquel il travaille depuis 1943
1954. Publication de *L'Été,* textes écrits de 1939 à 1953. Novembre : début de la guerre d'Algérie.
1955. Adaptation *d'Un cas intéressant,* de Dino Buzzati. Collaboration à la revue *L'Express.*
1956. Appel à la trêve civile en Algérie. Cesse de collaborer à *L'Express.* Adaptation et création de *Requiem pour une nonne,* de Faulkner. Publication de *La Chute.*
1957. Publication de *L'Exil et le royaume.* Reprise de *Caligula* au Festival d'Angers. Camus reçoit le Prix Nobel de littérature.
1958. Réédition de *L'Envers et l'endroit.* Nouveaux ennuis de santé.
1959. Adaptation et représentation des *Possédés,* de Dostoïevski.
1960. 4 janvier : Camus meurt dans un accident d'automobile, près de Montereau. Enterré à Lourmarin, où il avait acheté une maison quelques mois plus tôt

NOTICE

Note sur le texte

Nous résumons ici les principales étapes de la composition de la pièce évoquées dans notre préface.

1939. Manuscrit 1 [1], qui donne de l'acte I et du début de l'acte II une version très différente de la version définitive[2]. La pièce, à ce stade, ne comporte que trois actes.
1939. Manuscrit 2. On désigne ainsi ce qui est en réalité, pour une grande part, une dactylographie du manuscrit 1.
1939-1941. Manuscrits 3 et 4, comprenant de nombreux ajouts. La pièce compte désormais quatre actes.
1941. Etat de la pièce tel que le publiera A. James Arnold[3].
1944. Première édition de *Caligula,* d'abord couplé avec *Le Malentendu* (mai), puis seul.
1945. Première représentation au Théâtre Hébertot (26 septembre).
1947. Ajout de la scène 4 de l'acte III et des scènes 1 et 2 de l'acte IV. Nouvelle édition.
1957. Nouvelles modifications à l'occasion du Festival d'Angers.
1958. Petites retouches à l'occasion de la reprise de la pièce au

1. Ce classement des manuscrits est celui de Roger Quilliot dans son édition de la Pléiade.
2. Voir les annexes, p. 189.
3. Voir bibliographie. A. James Arnold appelle Version A celle de 1939 et Version B celle de 1941.

Nouveau Théâtre de Paris. Édition de *Le Malentendu* suivi de *Caligula,* « nouvelles versions ». Cette édition ne prend toutefois pas en compte les modifications de 1957. Le volume est dédié « À mes amis du Théâtre de l'Équipe » (dédicace initialement prévue pour *Le Malentendu).* Notre édition suit le texte de celle de 1958.

Réception et fortune de la pièce

Au lendemain de la première de *Caligula,* Camus se désole : « Trente articles. La raison des louanges est aussi mauvaise que celle des critiques. À peine une ou deux voix authentiques ou émues [1]. » Dans la plupart de ces articles se démêlent difficilement les louanges ou critiques adressées à la pièce et celles qui visent sa mise en scène et son interprétation. La révélation du talent de Gérard Philipe, souvent, occulte tout le reste. La révélation de Camus au public date, elle, de 1942, année de *L'Étranger* et du *Mythe de Sisyphe* : inévitablement, ces deux œuvres éclairent le sens de *Caligula.* Enfin, la chute récente de Hitler oriente les sensibilités. Glissant sur les plus grossiers contresens commis à propos du prétendu existentialisme de Camus (voir notre préface, p. 25), nous nous attacherons à deux analyses significatives.

L'une, écrite par Jean du Rostu avant la première représentation de la pièce, paraît dans la revue *Études* (numéros d'octobre et novembre 1945). Elle s'intitule « Un Pascal sans Christ, Albert Camus ». Insistant sur le « côté émotionnel » du *Mythe de Sisyphe,* Jean du Rostu dégage de l'essai, au-delà de la question du suicide présentée par Camus comme le seul problème philosophique sérieux, son obsession de la mort. Aussi bien son œuvre proprement littéraire apparaît-elle comme une « danse macabre ». « Après *L'Étranger,* roman gris, et *Le Malentendu,* pièce très noire, *Caligula,* rouge et or, fait éclater le triomphe de l'absurde délirant. » La « mortelle hantise de la mort » y devient meurtrière. On le voit notamment à l'issue de cette scène entre Caligula et Cherea qui pourrait faire bifurquer l'action : « Après *Cinna ou la Clémence d'Auguste,* aurions-nous *Cherea ou la Clémence de Caligula* ? Il serait naïf

1. *Carnets,* II (janvier 1942-mars 1951), 1964, p. 152 (à la date de : octobre 1945).

de le croire : ni pardon, ni clémence, ni vertu. » Aux yeux de Jean du Rostu, la sympathie vers laquelle nous inclinerait l'écrivain du *Mythe de Sisyphe* s'efface du moment que nous pensons à un héros de roman ou, à plus forte raison, que nous voyons un personnage de théâtre : « Nous cessons d'être interlocuteurs privilégiés pour devenir grand public, et l'indulgence permise en face d'un cas exceptionnel dont nous avions l'impression d'être le confident deviendrait socialement coupable à l'heure des généralisations. » C'est dans les éditoriaux de *Combat* que Jean du Rostu trouve, pour finir, des raisons d'espérer que Camus, qui considère ce qui « abaisse » l'homme plutôt que ce qui l'« élève », s'apercevra un jour que « l'homme passe infiniment l'homme ».

L'autre étude, de Francis Crémieux, est publiée dans le numéro 1 de la revue *Europe* (janvier 1946). Écrite après la première représentation, elle se dégage déjà de ses contingences. « Au lever du rideau, quand les lumières de la salle s'éteignent et que le spectateur a refermé son programme, il doit choisir entre ce qu'il a lu et ce qu'il va voir. Si l'argument philosophique de la pièce l'emporte sur sa théâtralité, le spectateur va alors accepter ou refuser sa philosophie. Mais si au contraire il considère, au-delà des principes qui la soutiennent, le fait théâtral que représente la pièce, il la suivra de la même façon qu'il a suivi une œuvre d'Ibsen ou de Giraudoux. » Voyant dans la figure de l'empereur un moteur dramaturgique « d'autant plus puissant qu'il se donne à lui-même la réplique pour accélérer sa vitesse », Francis Crémieux justifie les « agréables divertissements » que se donne l'empereur comme autant de « gags » qui permettent au public de respirer. Puisque l'empereur vit devant nos yeux son existence de fou, on ne saurait parler de « pièce à thèse » ou de « pièce à idées » : *Caligula* se déroule suivant la liberté que Camus a donnée à son personnage, comme la toupie sous l'effet du mouvement qu'on lui a imprimé. « Le personnage vit sur ses réserves ; jamais ficelles ou conventions artificielles ne viennent prolonger le drame. » Et, sans échapper au rapprochement abusif de l'« existentialisme » des deux auteurs, Francis Crémieux compare *Caligula* aux *Bouches inutiles,* de Simone de Beauvoir, créé à quelques jours d'intervalle. Tandis que chez Camus domine un personnage, Beauvoir décentralise les « foyers dramatiques », mais les « qualités théâtrales » de sa pièce sont « moins prenantes que les bonds et les rictus de Caligula ».

Parmi les critiques qui acceptent pleinement que la pièce de

Camus offre un message philosophique, peu y ont trouvé autant que Francis Crémieux le ressort d'une vraie dramaturgie. Pour Marc Beigbeder {*Le Théâtre en France depuis la Libération),* si *Caligula* est le chef-d'œuvre au théâtre d'Albert Camus, et même « un chef-d'œuvre tout court », la pièce le doit à « l'interférence du cabaret ». Quant au fond, Raymond Gay-Crosier y voit « une sorte de pièce de circonstance composée au terme d'une crise intellectuelle décisive, ce qui explique les multiples modifications qu'elle a subies » {*Les Envers d'un échec. Étude sur le théâtre d'Albert Camus,* p. 77). Ilona Coombs pense que « charme, gaieté, bouffonnerie, sont des traits que l'on n'a que trop négligés en faveur du message philosophique et qui pourtant expliquent la fascination qu'exerce Caligula sur le public » {*Camus, homme de théâtre,* p. 87).

Cette fascination explique que *Caligula* soit, parmi les pièces de Camus, la plus souvent représentée. Elle est aussi au centre de toutes les réflexions sur les rapports qu'entretiennent chez lui la notion de l'absurde et les problèmes du théâtre. Au colloque d'Amiens de 1988 (voir bibliographie), cinq communications sont exclusivement consacrées à *Caligula* — aux *Caligula,* faudrait-il dire : A. James Arnold, en cette occasion encore, plaide pour que trouve droit de cité ce *Caligula* de 1941 qu'il a contribué à faire connaître. Pièce instable, sans cesse retouchée, *Caligula* témoigne en faveur de la passion pour la scène de Camus plutôt que de sa maîtrise dramaturgique ; mais elle reflète aussi une pensée inquiète, capable de toujours remettre ses vérités en question. Le contraire d'une pièce à thèse, décidément.

HISTORIQUE DE LA MISE EN SCÈNE

Le Théâtre de l'Équipe venait d'interpréter en mai 1938, à Alger, l'adaptation de Jacques Copeau des *Frères Karamazov.* Albert Camus, son fondateur, y tenait le rôle d'Ivan. Aussitôt, il songe à la distribution de son prochain spectacle, *Caligula,* qu'il a sinon déjà écrit, du moins conçu dans ses grandes lignes. Il envisage de tenir lui-même le rôle de Caligula; Charles Poncet sera Cherea; Jeanne Sicard (qui plus tard fera carrière dans la politique), Cœsonia;Jean Négroni (seul futur acteur professionnel), Scipion. Camus n'a pas encore imaginé le rôle d'Hélicon. Mais le Théâtre de l'Équipe se dissoudra avant que la pièce ne soit au point.

Quand sont imprimées, pendant la guerre, les premières épreuves de *Caligula,* Jean-Louis Barrault s'y intéresse : « En 1943, Gaston Gallimard me fit parvenir un manuscrit qui m'enthousiasma, c'était *Caligula.* Malheureusement je faisais partie de la Comédie-Française et, malgré mon envie, je ne pus pas monter la première œuvre dramatique d'Albert Camus. Mais nous fîmes connaissance et j'y gagnai une amitié. » À l'automne de la même année, Jean Vilar envisage de monter la pièce avec la Compagnie des Sept, mais des difficultés matérielles feront encore échouer le projet.

Caligula est représenté pour la première fois le 26 septembre 1945, au Théâtre Hébertot, dans une mise en scène de Paul Œttly. Si « Œttly s'imposa sans conteste pour décider du jeu des acteurs et des décors », Camus, « paraissant ne rien connaître de la technique ni des mécanismes de la mise en scène, se tenait à l'écart pour dire son mot toutes les fois que le texte était en cause [1] ». Le rôle de

1. Herbert L. Lottman, *Albert Camus,* p. 379-380. Pour la distribution complète, voir p. 33.

l'empereur était tenu par un acteur peu connu de vingt-trois ans, Gérard Philipe. « Caligula le rendit célèbre, témoigne Georges Perros, et ce fut comme un long et décisif coup de fouet sur la vie théâtrale parisienne, qui a toujours tendance à s'endormir. Il "fallait" l'avoir vu jouer cet empereur sulfureux[1].» Gérard Philipe a raconté lui-même comment, en apprenant que Jacques Hébertot allait monter *Caligula,* il tenta sa chance. Mais Hébertot lui trouvait l'air fatigué. De toute façon, objectait-il, « tu es un ange, pas un démon ! ». Gérard Philipe dut à la défection d'Henri Rollan, victime d'une insolation en Afrique, de tenir tout de même le rôle[2]. Margo Lion, qui jouait Cœsonia, se rappelle qu'elle fut d'abord inquiète d'être dotée à l'improviste d'un partenaire aussi peu expérimenté. Mais elle fut conquise dès la première lecture; quand commencèrent les représentations, il montrait un véritable génie pour surmonter ses ennuis privés ou pallier les accidents qui pouvaient survenir au cours de la pièce, comme une panne d'électricité. Parmi le public, Marlenf Dietrich viendra assister à plusieurs représentations, et René Clair y verra pour la première fois celui qui allait devenir ensuite son interprète et son ami[3]. Alyette Samazeuilh, qui avait exécuté les costumes sous la direction de Marie Viton, témoigne de son côté que le plateau, les décors et les costumes ne coûtèrent pas cher à Jacques Hébertot[4]; le franc succès obtenu par la pièce à Paris (il n'en alla pas tout à fait de même en province) couvrit les dépenses au-delà de toute espérance. Gérard Philipe, enfin, se rappelle qu'à l'époque où il jouait *Caligula,* il tournait aussi dans *L'Idiot,* un film de Georges Lampin : « Il y a eu un équilibre certain à ce moment-là entre cette force du mal pure qu'était Caligula, et cette force du bien pur qu'était l'Idiot [...]. Les deux personnages se complétaient en effet : le Prince du Bien et le Prince du Mal qui, tous deux, se rejoignaient finalement dans une pureté exacerbée[5]. »

Le succès des représentations de *Caligula* auprès de la presse fut d'abord celui de Gérard Philipe qui, selon Raymond Cogniat (*Arts,* 28 septembre 1945), « au lieu d'un empereur conventionnel nous

1. *Gérard Philipe. Souvenirs et témoignages,* recueillis par Anne Philipe et présentés par Claude Roy, Gallimard, 1960, p. 48.
2. Voir *ibid.,* p. 55.
3. Voir *ibid.,* p. 56-60.
4. Voir *ibid.,* p. 59.
5. Cité dans Roger Grenier, *Albert Camus. Soleil et ombre,* p. 123.

donne une manière d'Hamlet plus inquiétant mais non moins tourmenté, non moins obsédé de l'explication du monde et de soi-même ». Mais le compte rendu de *Arts* salue aussi le « refus de tout réalisme » dans le travail de Marie Viton qui, « au lieu de rechercher pour les costumes une reconstitution plus ou moins exacte de l'Antiquité romaine, s'est inspirée des fresques de Tavant[1] ». Au total, « l'ensemble est étonnamment pictural ». Pour Pierre Loewel *{Les Lettres françaises,* 6 octobre 1945), Gérard Philipe « supporte et exhausse tout le poids du spectacle ». La presse spécialisée n'a guère d'yeux pour un acteur de dix-neuf ans qui tient le rôle de Scipion et qui fera aussi une belle carrière : Michel Bouquet.

Quand la pièce sera reprise au Théâtre Hébertot en 1950, le rôle de Caligula sera tenu par Michel Herbault. En 1957, au Festival d'Angers, Michel Auclair joue Caligula; Marguerite Jamois, Cœsonia ; Jean-P Etcheverry, puis Jean-Pierre Marielle, Cherea[2]. Camus modifie le texte, abrégeant le rôle de Caligula, étoffant celui d'Hélicon, et donnant de nombreuses indications de décors et de mises en scène. «Erreur scénique », pour Morvan Lebesque[3] : «étrange entreprise, en vérité, une conspiration feutrée sous les Césars jetée aux quatre vents d'un château Renaissance. » Le texte reçoit de nouvelles retouches, en 1958, pour sa reprise au Nouveau Théâtre de Paris, dirigé par Elvire Popesco et Hubert de Malet, « avec de jeunes comédiens, sur une scène d'essai, assez semblable à la scène pour laquelle elle avait été écrite », précise Camus dans le programme des représentations. Jean-Pierre Jorris tient cette fois le rôle de Caligula, Helena Bossis celui de Cœsonia. Les retouches concernent surtout les rôles des patriciens, dont la caricature est accusée.

Après la mort de Camus, Jean-Pierre Jorris tient à nouveau le rôle de Caligula dans une reprise de la pièce au Théâtre des Galeries de Bruxelles, en 1962. Le décor de Jacques Van Nerom retient principalement l'attention des critiques : « décor unique, mégalithique, auquel les éclairages d'Auguste Lodewijck donnaient l'illusion d'être multiple, décor inquiétant avec l'amorce de ses

1. Ces fresques qui décorent l'église Saint-Nicolas, à Tavant (Indre-et-Loire), sont du XIe ou XIIe siècle.
2. Pour plus de détails, voir *Théâtre, récits, nouvelles,* Pléiade, p. 1778 et suiv.
3. *Camus,* « Génies et réalités », 1964, p. 178.

hauts couloirs sombres où se trame toujours quelque complot, décor théâtral avec ce monumental escalier qui traverse tout le plateau et qui assure, comme au music-hall, le maximum d'effets aux protagonistes qui l'escaladent et le descendent » (P. Godefroy, *Les Lettres françaises,* 7 décembre 1962). Dans l'ensemble, la critique souligne la froideur de la pièce.

Après deux séries de représentations, en 1964 et 1969, aux Tréteaux de France de Sarcelles, avec Jacques Goasguen dans le rôle de l'empereur, il faut surtout signaler les représentations données à la Maison de la Culture de Nantes, en 1970, dans une mise en scène de Georges Vitaly (qui jouait Hélicon lors de la création de la pièce, en 1945) ; Jean-Pierre Leroux tient cette fois le rôle de Caligula. La troupe de Vitaly effectue une longue tournée dans les universités américaines, faisant applaudir la pièce par plus de cent mille spectateurs. Georges Vitaly avait voulu une mise en scène très simple, implantée dans un décor en forme d'arène où les acteurs s'entre-déchireraient. « Tous les personnages sont des gladiateurs qui défendent leur peau », expliquait-il. Ces intentions ne sont guère comprises de la critique quand il redonne la pièce à Paris en 1971, au Théâtre La Bruyère. Les moues des critiques s'adressent indistinctement à la pièce et à sa mise en scène. Dans *Le Figaro* (23 septembre 1971), Jean-Jacques Gautier s'avoue ému parce qu'il a connu la personne humaine de Camus, mais s'interroge sur le succès de la pièce auprès des générations suivantes; quant à la mise en scène, « peut-être M. Georges Vitaly aurait-il pu éviter que ce ne soit joué comme on faisait si volontiers dans les années qui suivirent la guerre : tout le monde criant tout le temps, et arrivant ainsi à la véhémence soutenue d'un tissu sonore tendu si l'on veut, mais sans air et combien monotone ». Matthieu Galey regrette dans *Combat* (24 septembre 1971) que l'inévitable péplum soit « remplacé par des peignoirs de bain et des minijupes d'une laideur si provocante qu'elle doit être voulue ! ». Dans *Le Monde* (24 septembre 1971), Bertrand Poirot-Delpech parle d'une « impression de rétrospective vieillotte, que le jeu odéonesque de certains patriciens et le style opérette de Cœsonia portent parfois au bord du ridicule ».

Bernard de Coster met *Caligula* en scène en 1976 avec l'équipe du Point Carré (Jean-Philippe Harmel joue le rôle principal), Gérard Carrât la présente en 1977 à la Comédie de Genève (François Germond est Caligula), et Daniel Scahaise, la même année, aux Galeries de Bruxelles (Roger Van Hool est Caligula). De la mise en scène de Genève, la critique retiendra surtout la reconstitution romaine à la David, avec des éclairages modelant les draperies et accentuant les visages; de celle des Galeries, l'anachronisme des costumes, qui facilite le lien avec notre époque. A. James Arnold nous signale aussi ' le *Caligula* de Patrick Guinand joué au Jeune Théâtre National en 1981, dans une mise en scène résolument « jeune » où Caligula serait « Rimbaud et Hitler à la fois ». « Caligula Rock Star », titrait un magazine parisien pour rendre compte de cette audacieuse tentative...

À l'automne de 1991, *Caligula* est affiché au Théâtre 14 «Jean-Marie Serreau » dans une mise en scène de Jacques Rosny, qui sera reprise à Versailles et au Théâtre des Mathurins. Emmanuel Dechartre, qui avait auparavant incarné 1' « Idiot » (d'après Dostoïevski), Britannicus, le Prince de Hombourg, Lorenzaccio et Chatterton, tient le rôle de Caligula. Comme Gérard Philipe jadis, il se dit sensible à l'opposition entre le Prince Mychkine, « ange de pureté et de lumière », et Caligula, « ange de la mort ». Mais tous deux sont des anges. A ses côtés, Pascale Roberts est Cœsonia; Philippe Bouclet, Cherea (Jacques Rosny reprendra le rôle à Versailles et aux Mathurins) ; Mathieu Roze, Scipion ; Jean-Paul Bazziconi, Hélicon.

Le 15 février 1992, *Caligula* entre à la Comédie-Française. Dès 1957, Camus avait négocié avec Pierre Descaves, administrateur du Français, l'inscription de sa pièce au répertoire. Reprises en 1960, après sa mort, avec Maurice Escande, les négociations n'aboutiront pas davantage. En 1992, la mise en scène de la pièce est confiée à Youssef Chahine. Jean-Yves Dubois tient le rôle de Caligula; Martine Chevallier est Cœsonia; Michel Favory, Cherea; Lilah Dadi, Scipion ; Nicolas Silberg, Hélicon. Catherine Samie joue le rôle du vieux patricien. Confier à une femme le rôle du dignitaire traité d'efféminé par Caligula donne à ces injures une justification qui va sans doute à l'encontre des intentions de Camus. Mais le décor de Françoise Darne, juxtaposant ruines romaines et panneaux où se profilent des gratte-ciel, autant que les costumes intemporels de Jean-Pierre Delifer, évitent heureusement tout ce qui pourrait ressembler à une reconstitution historique. La mise en

J. « Camus et la critique théâtrale : l'exemple de *Caligula* », dans *Albert Camus et U théâtre* (voir bibliographie), p. 35-43.

scène de Chahine, violente, hystérique, moderniste, tire beaucoup de ses effets du cinéma.

Nous venons d'évoquer les principales mises en scène de *Caligula* en France. A. James Arnold[1] évoque de son côté, outre la tournée dans les universités américaines de la troupe de Vitaly, à laquelle nous avons fait allusion, quelques mises en scène plus dépaysantes, comme cette représentation du premier acte de la pièce, en 1949, au Théâtre Ginastico de Rio de Janeiro. Convié à cette représentation « afro-brésilienne », Camus s'avoua déconcerté au spectacle de ces « Romains noirs ». En 1983, le metteur en scène italien Maurizio Scaparro inaugura le Théâtre municipal de Rome avec *Caligula.* Il prit l'exact contre-pied de la mise en scène diffusée l'année précédente par la télévision nationale italienne, qui sacrifiait au « genre romain », et choisit la version de 1941, afin que la pièce fut débarrassée de sa charge politique et que l'empereur redevînt, comme l'exprimait un compte rendu d'un journal italien au lendemain de la première, « un surhomme à la recherche d'une utopie ».

.. *Ibid.*

BIBLIOGRAPHIE

1. *Éditions critiques de* Caligula.

Dans Albert Camus, *Théâtre, récits, nouvelles,* préface par Jean Grenier, textes établis et annotés par Roger Quilliot, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1962.

Cahiers Albert Camus, 4. Caligula. Version de 1941, suivi de *La Poétique du premier Caligula,* par A.James Arnold, Gallimard, 1984.

2. *Autres textes de Camus.*

Carnets : Tome I : *Mai 1935-février 1942,* Gallimard, 1962 ; Tome II . *Janvier 1942-mars 1951,* Gallimard, 1964; Tome III : *Mars 1951-décembre 1959,* Gallimard, 1989.

Correspondance Albert Camus-Jean Grenier (1932-1960), Gallimard, 1981.

3. *Ouvrages critiques (par ordre chronologique).*

LEBESQUE Morvan, *Camus par lui-même,* coll. « Écrivains de toujours », Le Seuil, 1963.

Albert Camus, coll. « Génies et réalités », Hachette, 1964 (voir notamment l'article de Morvan Lebesque : « La passion pour la scène »).

NICOLAS André, *Albert Camus ou le vrai Prométhée,* coll. « Philosophes de tous les temps », Seghers, 1966 (rééd. 1973).

GAY-CROSIER Raymond, *Les Envers d'un échec. Étude sur le théâtre d'Albert Camus,* coll. « Lettres modernes », Minard, 1967.
GRENIER Jean, *Albert Camus. Souvenirs,* Gallimard, 1968.
COOMBS Ilona, *Camus, homme de théâtre,* Nizet, 1968.
CLAYTON Alan J., *Étapes d'un itinéraire spirituel. Albert Camus de 1937à 1944,* « Archives des lettres modernes », Minard, 1971.
FREEMAN Edward, *The Theater of Albert Camus. A Critkal Study,* Methuen & Co, London, 1971.
Albert Camus. Le Théâtre, études réunies par Raymond Gay-Crosier, sous la direction de Brian T. Fitch, « La Revue des lettres modernes », n° 7 de la série « Albert Camus », 1975.
LOTTMAN Herbert R., *Albert Camus,* trad. française : Le Seuil, 1978.
GRENIER Roger, *Albert Camus. Soleil et ombre. Une biographie intellectuelle,* Gallimard, 1987; Folio, 1991.
Albert Camus et le théâtre. Textes réunis par Jacqueline Lévi-Valensi (actes du colloque tenu à Amiens du 31 mai au 2 juin 1988), IMEC Éditions, 1992.

4. *Ouvrages généraux.*

BEIGBEDER Marc, *Le Théâtre en France depuis la Libération,* Bordas, 1959.
SERREAU Geneviève, *Histoire du «nouveau théâtre»,* 1966; coll. « Idées », Gallimard, 1981.

ANNEXES

PREMIÈRES VERSIONS DE L'ACTE I ET DE L'ACTE Il (se 1 et 2)

Nous donnons ici les versions de l'acte I et des scènes 1 et 2 de l'acte Il telles qu'elles figuraient sur les premiers manuscrits, jusqu'en 1939, et reproduites par Roger Quilliot dans l'édition de *Théâtre, récits, nouvelles* d'Albert Camus, Bibliothèque de la Pléiade. Roger Quilliot distingue le manuscrit 1 et le manuscrit 2. À sa suite, nous plaçons en caractères romains entre crochets les fragments qui ont disparu du ms. 1 au ms. 2, et en italiques entre crochets les fragments qui n'apparaissent qu'au ms, 2. Les indications de décor sont demeurées identiques jusqu'en 1944 inclusivement.

DÉCOR : Il n'a pas d'importance. Tout est permis, sauf ïe genre romain.

PERSONNAGES :

CALIGULA, de 25 à 29 ans.
CAESONIA, maîtresse de Caligula, 30 ans.
[« *HÉLICON familier de Caligula, 30 ans ».]*
IX JEUNE SCIPION, 17 ans.
CHEREA, 30 ans,
LE VIEUX PATRICIEN, 71 ans.

MEREIA, 60 ans.
[PRiETEXTUS 40 ans.]
MUCius, 33 ans.
L'INTENDANT, 50 ans.
PREMIER PATRICIEN
DEUXIÈME PATRICIEN } de 40 à 60 ans.
TROISIÈME PATRICIEN
CHEVALIERS, GARDES, SERVITEURS.

Le premier, le troisième et le quatrième acte se passent dans une salle du palais impérial. On y voit un miroir (grandeur d'homme), un gong et un lit-siège.

Le second acte dans une salle à manger de Cherea.

Note I. Caligula est un homme très jeune. Il est moins laid qu'on ne le pense généralement.

Grand, mince, son corps est un peu voûté, sa figure enfantine.

Note Il. En dehors des « fantaisies » de Caligula, rien ici n'est historique. Ses mots sont authentiques, leur exploitation ne l'est pas.

ACTE I

Désespoir de Caligula

SCÈNE 1

PREMIER SÉNATEUR : Il n'est pas encore revenu ?
DEUXIÈME SÉNATEUR : Non.
TROISIÈME SÉNATEUR : On l'a recherché dans toute la campagne. Des courriers sont partis.
DEUXIÈME S. : Voilà déjà trois jours qu'il s'est enfui.
PREMIER S. : Oui, je l'ai vu passer. Il avait le regard d'une bête blessée.

i

1. Tout ce début, jusqu'à l'entrée de Caligula, est joué très vite.

DEUXIÈME S. : C'est inquiétant.
PREMIER S. : Non, tous les jeunes gens se ressemblent.
TROISIÈME S. : Bien entendu. L'âge efface tout.
DEUXIÈME S. : Vous croyez ?
TROISIÈME S. : Mais oui. Les peines d'amour ne durent pas.
PREMIER s. : Il oubliera.
DEUXIÈME S. : C'est vrai, une de perdue, dix de retrouvées.
TROISIÈME S. : Êtes-vous capable de souffrir plus d'un an?
PREMIER s. : Moi, non.
TROISIÈME S. : Personne n'a ce pouvoir.
DEUXIÈME S. : Heureusement, la vie serait impossible.
TROISIÈME S. : Vous voyez bien. Tenez, moi, j'ai perdu ma femme l'an passé. J'ai beaucoup pleuré. Et puis j'ai oublié. De temps en temps, j'ai de la peine. Mais surtout quand je pense qu'elle m'a laissé seul.
PREMIER S. : C'est naturel.

Entrent Cherea et Hélicon.

SCÈNE Il

PREMIER S. : Alors ?
CHEREA : Toujours rien.
TROISIÈME s. : Il reviendra bien.
CHEREA : Mais est-ce bien lui qui reviendra ?
TROISIÈME s. : Que veux-tu dire?
CHEREA : Rien. Ne réfléchis pas.
PREMIER S. : Je ne comprends pas.
CHEREA : C'est le contraire qui m'étonnerait. Ne te force pas. En attendant, nous n'avions pas besoin de cela... Caligula était l'empereur idéal. Après Tibère, la nécessité s'en faisait sentir.
[Cherea : Mais est-ce bien lui qui reviendra ?
Troisième s. : Que veux-tu dire?
Cherea : Rien.
Hélicon : De toutes façons, ne nous affolons pas.
Deuxième s. : Mais oui.
Hélicon : Ne nous affolons pas. C'est l'heure du déjeuner.
Cherea : Nous n'avions pas besoin de cela...]
PREMIER S. : Oui. Personne comme Caïus n'a montré tant de grandeur et de noblesse dans les sentiments.

TROISIÈME S. : Mais enfin, qu'avez-vous ? Cela ne l'empêchera pas de continuer. Il aimait Drusilla, d'accord [rayé] c'est vrai. Mais tout de même ! C'était sa sœur après tout. Coucher avec sa sœur, c'est déjà exagéré. Mais faire une maladie parce qu'elle est morte, c'est nettement abusif.

DEUXIÈME s. : Oui. Et si la raison d'État peut admettre l'inceste, elle doit être sans pitié s'il se retourne contre l'État lui-même.

CHEREA : Bon, bon. Nous ne sommes pas au Sénat. Chacun sait, Patricius, que si ta sœur n'était pas si laide, tu n'aurais pas tant de vues ingénieuses sur la raison d'État.

Entre le jeune Scipion. Cherea va vers lui.

SCÈNE III

CHEREA : Alors?

SCIPION : Encore rien. Des paysans ont cru le voir dans la nuit d'hier, près d'ici, courant à travers l'orage.

Cherea se détourne.

TROISIÈME S. : Cela fait trois jours qu'il s'est enfui ?

SCIPION : Oui. Tout de suite après avoir vu le corps de Drusilla. J'étais là. J'ai toujours été son ami. Il s'est avancé et il a touché le cadavre. Il a poussé une sorte de petit cri et il s'est enfui sans tourner la tête. Depuis, on court après lui.

CHEREA : Ce garçon aimait trop la littérature.

TROISIÈME S. : C'est de son âge.

CHEREA : Oui [barré], mais ce n'est pas de son rang. Un empereur artiste. Nous en avons eu un ou deux, bien sûr. Des brebis galeuses. Les autres, du moins, avaient le bon goût de rester des [adjudants] militaires.

PREMIER S. : En tout cas, c'était plus reposant.

SCIPION *(à Cherea) :* Dites, il faut faire quelque chose.

CHEREA : Oui, il faut attendre.

TROISIÈME s. : S'il ne revient pas, nous le remplacerons. Ce ne sont pas les empereurs qui nous manquent.

DEUXIÈME s. : Non, nous manquons seulement de caractères.

CHEREA : Et s'il revient mal disposé ?

TROISIÈME s. : Eh bien, c'est encore un enfant, nous le mettrons à la raison.

CHEREA : Et s'il n'entend pas raison ?

TROISIÈME S. : Ma foi, j'ai écrit dans le temps un traité du coup d'État.

CHEREA : Voilà la première chose intelligente que tu aies dite depuis ce matin. Oui, j'ai besoin d'un empereur paisible. D'abord, j'ai un roman à finir.

SCIPION : Je vous demande pardon.

Il sort.

CHEREA : Il est offusqué.

PREMIER S. : C'est un enfant. Et les jeunes gens sont solidaires.

Ils sortent.

SCÈNE IV

La scène reste vide quelques secondes. Caligula entre furtivement par la gauche. Il est égaré, sale, il a les cheveux pleins d'eau et les jambes souillées. Sa bouche pend. Il porte plusieurs fois la main aux lèvres. Il avance vers le miroir et dès qu'il se voit s'arrête avec un petit rire. Puis il se parle gentiment.

CALIGULA : Monstre, Caligula. Monstre pour avoir trop aimé. *(Changeant de ton, avec sérieux.)* — J'ai couru, tu sais. C'est bien long, trois jours. Je n'en avais aucune idée, avant. Mais c'est ma faute. *(Avec une voix tout à coup douloureuse.)* — C'est ridicule de croire que l'amour répond à l'amour. Les êtres meurent dans vos mains, voilà la vérité. *(Il halète et se comprime les côtes.)* — Et quand ils sont morts, ça n'est plus eux. *(Il s'assoit et explique à son image.)* — Ce n'était plus elle. J'ai couru, tu sais. Je reviens de loin ! Je la portais sur mon dos. Elle, vivante, loin de son cadavre au visage d'étrangère. Elle était lourde. Elle était lourde et tiède. C'était son corps, sa vérité chaude et souple. Elle était encore à moi et elle m'aimait sur cette terre. *(Il se lève, soudain affairé.)* — Mais j'ai beaucoup à faire. Il faut encore que je l'emmène, loin, dans cette campagne qu'elle aimait. — [où elle marchait si justement que le balancement de ses épaules suivait pour moi la ligne des collines à l'horizon.]

Il s'arrête de plus en plus égaré. Il tourne le dos au miroir et s'appuie contre lui. Il ferme un moment les yeux. On entend sa respiration rauque. Il grommelle des paroles indistinctes.

CALIGULA *(d'une voix à peine éveillée) :* Monstre, Caligula, monstre. Il faut partir maintenant. Qui peut vivre les mains vides, qui

tenait jusque-là avec elles tout l'espoir du monde. Comment faire? *(Il rit d'un rire faux.)* — Faire un contrat avec sa solitude, hein? S'arranger avec sa vie. Se donner des raisons, se faire une petite vie et une consolation. Très peu pour Caligula. *(Il frappe du plat de la main sur le miroir.)* — Très peu pour toi, n'est-ce pas ?

On entend des voix. Caligula se redresse et regarde de tous côtés. Il prononce le nom de Drusilla, regarde le miroir et fuit le visage qui ricane devant lui. — Entre en courant le jeune Scipion suivi de Cœsonia [et d'Hélicon].

SCÈNE V

SCIPION : Il n'y a personne.

[Cœsonia : Hélicon, ne t'a-t-il rien dit hier au soir?

Hélicon : Je ne suis pas son confident. Je suis son spectateur.

Cœsonia : Je t'en prie, Hélicon.

Hélicon : Chère Cœsonia, Caïus est un sentimental. Tout le monde le sait. Et le sentiment, cela n'enrichit pas, cela se paie. Mais vous permettez, le déjeuner. (Il sort.)]

CŒSONIA *(essoufflée) :* Un garde l'a vu passer. Mais Rome tout entière voit Caligula partout. Et Caligula ne voit que l'ombre de Drusilla.

Elle s'assoit, douloureuse. — Silence.

SCIPION : Dites, Cœsonia, l'aimait-il à ce point?

CŒSONIA : C'est pire, mon petit. Il la désirait aussi.

SCIPION : Comme tu dis cela.

CŒSONIA : C'est que, vois-tu, s'il l'avait seulement aimée, sa mort n'aurait rien changé. Les maladies de l'âme ne sont pas graves. On s'en sauve par la mélancolie. Mais aujourd'hui sa chair aussi est mordue. Il brûle tout entier.

SCIPION *(imprudent) :* Mais il te désirait aussi.

CŒSONIA : Toi, tu t'occupes de ce qui ne te regarde pas. *(Un temps.)* Il me désire, c'est vrai. Mais il faudrait qu'il m'aime.

SCIPION *(timidement) :* Je ne comprends pas bien.

CŒSONIA *(lasse) :* Moi, si. Cela veut dire qu'il me demande seulement du plaisir. Est-ce le vrai désir ? Tu sauras plus tard qu'on peut aimer souvent, mais qu'on ne désire jamais qu'une fois.

SCIPION : Cœsonia, il faut le sauver.

CŒSONIA : Tu l'aimes donc.

SCIPION *(avec élan) :* Tu ne peux pas savoir comme il a été bon pour moi. Comme il m'a aidé. Comme il a aidé ma famille. Il me parlait de mon œuvre. Il m'encourageait. Il me disait que la vie n'est pas facile, mais qu'il y avait l'art, la religion et l'amour qu'on nous porte. Il me disait qu'il ne fallait jamais faire souffrir. Que c'était la seule façon de se tromper. Et qu'il fallait essayer d'être un homme juste pour soi et pour les autres, chanter le bonheur et s'accorder au monde.

CŒSONIA *(se levant) :* C'était un enfant.

Elle va vers le miroir et se regarde.

CŒSONIA : Je n'ai jamais eu d'autre dieu que mon corps. Et c'est ce dieu que je voudrais prier aujourd'hui : pour qu'il me le rende sain et sauf.

Entre Caligula. Apercevant Cœsonia et Scipion, il hésite et recule. Au même instant entrent à l'opposé les sénateurs [barré : serviteurs] *et l'intendant du palais. Ils s'arrêtent, interdits. Cœsonia se retourne. Elle et Scipion courent vers Caligula. Il les arrête d'un geste.*

SCÈNE VI

L'INTENDANT *(d'une voix mal assurée) :* Nous... nous te cherchions, César.

CALIGULA *(d'une voix brève et changée) :* Je vois.

L'INTENDANT : Nous... c'est-à-dire...

CALIGULA *(brutalement) :* Qu'est-ce que vous voulez ?

L'INTENDANT : Nous étions inquiets, César.

CALIGULA *(s'avançant vers lui) :* De quel droit ?

L'INTENDANT : Eh heu... *(Soudain inspiré et très vite.)* Enfin, de toutes façons, tu sais que tu as à régler quelques questions concernant le Trésor public.

CALIGULA *(pris d'un rire inextinguible) :* Le Trésor? Mais c'est vrai, voyons, le Trésor, c'est capital.

L'INTENDANT : Certes, César.

CALIGULA *(toujours riant, à Cœsonia) ;* N'est-ce pas, ma chère, c'est très important, le Trésor?

CŒSONIA : Non, Caligula, pas encore *[c'est une question secondaire],*

CALIGULA : Mais c'est que tu n'y connais rien. Le Trésor est d'un intérêt puissant. Tout est important : les finances, la moralité publique, la politique extérieure, l'approvisionnement de l'armée et les lois agraires! Tout est capital, te dis-je [comme la peine du même nom]. Tout est sur le même pied, la grandeur de Rome et tes crises d'arthritisme. Ah! Je vais m'occuper de tout cela. Écoutez-moi un peu.

L'INTENDANT : Nous t'écoutons.

Les sénateurs s'avancent.

CALIGULA : Tu m'es fidèle, n'est-ce pas ?

L'INTENDANT *(d'un ton de reproche) :* César !

CALIGULA : Eh bien j'ai un plan. Nous allons bouleverser l'économie politique en deux temps. Je te l'expliquerai, intendant... quand les sénateurs seront sortis.

Les sénateurs sortent.

SCÈNE VII

Caligula s'assied près de Cœsonia, et entoure sa taille.

CALIGULA : Écoute bien. Premier temps : tous les sénateurs, toutes les personnes de l'Empire qui disposent de quelque fortune — petite ou grande, c'est exactement la même chose — doivent obligatoirement déshériter leurs enfants et tester sur l'heure en faveur de l'État.

L'INTENDANT : Mais César...

CALIGULA : Je ne t'ai pas encore donné la parole. À raison de nos besoins, nous ferons mourir ces personnages dans l'ordre d'une liste établie arbitrairement. À l'occasion, nous pourrons modifier cet ordre — toujours arbitrairement. Et nous hériterons.

CŒSONIA *(se dégageant) :* Qu'est-ce qui te prend ?

CALIGULA *(imperturbable) :* L'ordre des exécutions n'a en effet aucune importance. Ou plutôt ces exécutions ont une importance égale, ce qui entraîne qu'elles n'en ont point. D'ailleurs, ils sont aussi coupables les uns que les autres. *(Rudement à l'intendant.)* — Tu exécuteras ces ordres sans délai. Les testaments seront signés dans la soirée par tous les habitants de Rome, dans un mois au plus tard par tous les provinciaux. Envoie des courriers.

L'INTENDANT : César, tu ne te rends pas compte.

[CALIGULA : — Non, c'est toi. *(Avec violence.)* — Écoute-moi bien. Si le trésor a de l'importance, alors la vie humaine n'en a pas. J'ai décidé d'être logique. Et vous allez voir ce que la logique va vous coûter. J'ai le pouvoir. J'exterminerai les contradicteurs et les contradictions. S'il le faut, je commencerai par toi. Tu as déjà choisi. Ton premier mot pour saluer mon retour a été le Trésor. Je te le répète, on ne peut pas mettre le Trésor et la vie humaine sur le même plan. Augmenter l'un, c'est démonétiser l'autre. Toi, tu as choisi. Moi, j'entre dans ton jeu. Je joue avec tes cartes. Et d'ailleurs, mon plan par sa simplicité est génial. Tu as trois secondes pour disparaître. Je compte : un...]

L'intendant disparaît.

SCÈNE VIII

Caligula se tourne vers le jeune Sdpion, l'appelle du geste et l'entoure de son bras libre.

CALIGULA *(singulièrement) :* Ah! mes enfants. Je viens de comprendre la vertu du pouvoir. Il va de pair avec la liberté d'esprit. Aujourd'hui et pour tout le temps qui va venir, ma liberté n'a pas de limites. *(Avec une soudaine émotion.)* — Pas de limites, Cœsonia, tu comprends?

CŒSONIA : Oui.

SCIPION *(tristement) :* Il faut que je parte, César.

CALIGULA : Bien sûr, mon petit. *(Il a les larmes aux yeux.)*

En sortant, Sdpion croise Cherea.

SCÈNE IX

CALIGULA : Tiens, voilà un intellectuel *[voilà notre littérateur].* C'est curieux, ce besoin que j'ai, tout d'un coup, de parler avec un intellectuel *[littérateur],*

CHEREA : Nous faisons des vœux pour ta santé, Caïus.

CALIGULA : Ma santé te remercie, Cherea, elle te remercie. Mais dis-moi, que penses-tu du pouvoir?

CHEREA : Tu me demandes mon opinion sur la liberté, Caïus'

CALIGULA : C'est ce que je veux dire, en effet.'

CHEREA : Je pense qu'elle est seulement ce que tu lui permets d'être.

CALIGULA : Belle réponse de sophiste. Et toi, Cœsonia, qu'en penses-tu ?

CŒSONIA : Je pense que tu devrais aller te reposer.

CALIGULA : Belle réponse d'idiote. C'est tout, Cherea.

CHEREA : C'est tout, Caïus.

CALIGULA *(se lève, commence normalement, puis, changeant de ton, de plus en plus haut, finit avec une expression convulsée)* : Eh bien ! je vais compléter ta documentation et t'apprendre qu'il n'y a qu'une liberté, celle du condamné à mort. Parce que celui-là, tout lui est indiffèrent, en dehors du coup qui fera gicler son sang. Voilà pourquoi vous n'êtes pas libres. Voilà pourquoi dans tout l'Empire romain, Caligula seul est libre, parmi toute une nation d'esclaves. A ce peuple orgueilleux de ses libertés dérisoires, il est enfin venu un empereur qui va lui donner sa liberté profonde. *(Il s'arrête haletant. — D'une voix étrange.)* — C'est comme si, à partir de cette heure, vous viviez tous en condamnés à mort, comme les plus chers et les plus délivrés de mes enfants. *(Un temps. — D'une voix neutre.)* — Va-t'en maintenant. Reste, Cœsonia.

SCÈNE X

Caligula s'est détourné.

CŒSONIA : Tu pleures, Caligula.

CALIGULA *(toujours détourné)* : Oui, Cœsonia.

CŒSONIA: Tu l'aimais tant que cela ?

CALIGULA : Je ne sais pas, Cœsonia.

Cœsonia va vers lui et le prend aux épaules. Caligula sursaute.

CALIGULA : Ne me touche pas. — Je ne veux pas que tu me touches. *(Plus doucement.)* — Reste ce que tu étais. Tu es la seule femme qui ne m'ait jamais caressé les cheveux. Nous nous comprenons sur beaucoup de points, n'est-ce pas ?

CŒSONIA : Je crois que oui.

CALIGULA : Alors reste près de moi sans parler. Je sortirai peut-être de là. Mais je sens monter en moi des êtres sans nom — comme les visages horribles d'une liberté inhumaine. Je ne puis plus rien contre eux, tu comprends. Je savais qu'on pouvait être désespéré *[angoissé]*. Je ne savais pas ce que ce mot voulait dire. Je croyais comme tout le monde que c'était une maladie de l'âme. Mais non, c'est mon corps qui souffre. *(D'une voix malade.)* — J'ai mal au cœur, Cœsonia. Non, n'approche pas. Laisse-moi. J'ai comme une envie de vomir dans tout le corps. Mes membres me font mal. Ma peau me fait mal. J'ai la tête creuse. Mais le plus affreux, c'est ce goût dans la bouche. Ce n'est pas du sang, ce n'est pas la mort, ni la fièvre. C'est tout ça en même temps. Il suffit que je remue la langue pour que tout redevienne noir et que les êtres me répugnent.

Cœsonia : Cela va passer, mon petit. Étends-toi. Dors. Dors plusieurs jours. Laisse-toi aller et ne réfléchis plus. Cela ne peut pas durer toujours. Ce serait inhumain. Après, tu te réveilleras. Il y aura encore la campagne que tu aimes et la douceur du soir. Tu as le pouvoir et tous les êtres sont à toi, toutes les bouches où tu veux mordre. Tu garderas Cœsonia qui se taira près de toi. Et peu à peu, tu renaîtras et tu redeviendras bientôt celui que tout Rome a aimé.

CALIGULA : [Ne me parle pas de ce pantin sucré. Il est bien mort.] *[Ne me parle pas de celui-là.]* Il me dégoûte. *(Il s'assoit près du miroir, il met la tête dans ses mains.)* — Je voudrais guérir et je ne le puis pas. Quand je ne savais pas qu'on pouvait mourir, tout me paraissait croyable. Même leurs dieux, même leurs espoirs et leurs discours. Plus maintenant. Maintenant, je n'ai rien que ce pouvoir dérisoire dont tu parles. Plus il est démesuré et plus il est ridicule. Parce qu'il ne compte pour rien auprès de certains soirs où Drusilla se retournait vers moi. *(Un temps.)* — Ce n'était pas elle, c'était le monde qui riait par ses dents.

CŒSONIA : Ne pense pas à toutes ces choses, tu...

CALIGULA *(violemment)* : Si, il faut y penser. Il faut y penser au contraire. *(Il s'agite et redevient nerveux.)* — J'ai compris un soir auprès d'elle que toute ma richesse était sur cette terre. Et c'est de ce soir-là que je ne peux me détacher. *(Sourdement.)* — Avec elle, c'est la terre entière que je viens de perdre.

CŒSONIA : Caligula !

CALIGULA *(comme poursuivant un rêve intérieur, véhément)* : Je ne suis pas un idéaliste, moi. Je ne suis pas un poète. Je ne peux pas me contenter de souvenirs. Je ne saurai pas. C'est un vice que je ne connais pas. Je ne me suis jamais masturbé, c'est la même chose. À douze ans, j'ai connu l'amour. Je n'ai pas eu le temps de me faire

des imaginations. Ce qu'il me faut, c'est un corps, une femme avec des bras et des odeurs d'amour. Le reste c'est pour les fonctionnaires, les comédiens et les impuissants. Et pourtant, voici le plus douloureux : de ce soir-là, c'est tout ce qui me reste : le souvenir et sa pourriture. Faut-il donc être un fonctionnaire ?

// se lève et va vers le miroir. Cæsonia tend les bras vers lui, mais il ne la voit pas.

CALIGULA : Elle avait une voix douce et elle parlait sans heurts. Mais aujourd'hui son corps pour moi n'est pas plus réel que l'image de ce miroir. Ce dialogue de ce miroir à moi, et de son ombre à moi, si tu savais, Cœsonia, l'affreuse envie que j'ai de le jouer.

Cœsonia *(dans un cri) :* Non, je t'en prie, tais-toi.

CALIGULA : C'est elle qui parlait d'abord.

CŒSONIA *(se jette sur lui et s'agrippe à ses bras)* ; Tu vas te taire. Tu ne vas pas faire ça.

Caligula se débarrasse doucement de ses mains et marche vers le miroir avec un sourire indicible.

CALIGULA : Ce qu'elle disait n'avait pas d'importance tout de suite. C'était pour donner le ton. C'était le « la » d'un langage de musique et de sang — musique du cœur, sang du désir.

// tend les mains vers le miroir. Cœsonia s'assoit mais cache sa tête dans ses mains.

La scène qui suit, grotesque dans les faits, ne doit jamais l'être dans le ton.

SCÈNE XI

CALIGULA *(toujours la même attitude bouleversée) :* C'est moi qui ai commencé. *(Il récite un peu.)* — Si tu venais près de moi, Drusilla. *(Confidentiel.)* — C'est ce que je lui disais. *(Reprenant le ton de la récitation.)* — Plus près, et encore plus près, pour qu'il y ait... Non, n'aie pas peur. Je ne te désire pas — pas encore ou plus du tout, je ne sais pas. Quand je mets ma main sur le corps d'une autre femme, :'est tout le regret de ta chair qui me monte aux lèvres. Et quand d'autres que toi s'appuient sur mon épaule, je les tuerais sans sourire à les voir faire les gestes d'une tendresse qui n'appartient qu'à toi.

// s'arrête et tourne un peu sur lui-même. Il reprend les phrases de Drusilla de la même voix, mais plus lente et plus douloureuse.

CALIGULA: Tais-toi, Caïus. *(Confidentiel.)* — Elle me priait souvent de me taire. *(Reprenant à nouveau.)* — Ne réveille pas mes regrets. C'est si terrible d'aimer dans la honte. Oh! mon frère! Lorsque je vois mes compagnes se taire et devenir songeuses, lorsque je lis dans leurs yeux l'image secrète et tendre qu'elles caressent farouchement, ah ! je leur envie cet amour qu'elles taisent quand elles pourraient l'avouer! Mais elles renferment leur bonheur pour le mieux préserver. Et moi je me tais à cause du malheur où mon amour me plonge. *(La voix de Caligula faiblit.)* — Et pourtant, des soirs comme ce soir, devant ce ciel plein de l'huile brillante et douce des étoiles, comment ne pas défaillir devant ce que mon amour a de pur et de dévorant ?

CŒSONIA *(pleure, elle fait un geste et d'une voix étouffée) :* Assez.

[Mais Caligula se précipite sur le miroir, tombe à ses pieds, le prend au cou et se serre avec désespoir contre lui.]

CALIGULA : Pur, Drusilla, pur comme les étoiles pures. Je t'aimais, Drusilla. Comme on aime la mer ou la nuit, avec un enfoncement qui a la lenteur et le désespoir des naufrages. Et chaque fois que je sombrais dans cet amour, je me fermais aux bruits du monde et à l'infernal tourment de la haine. Ne me quitte pas, Drusilla. J'ai peur. J'ai peur de l'immense solitude des monstres. Ne te retire pas de moi. Oh! cette douceur et ce dépassement.

// s'arrête brusquement avec des hoquets de larmes. Il fait volte-face, se tourne vers Cœsonia et la prend aux épaules. H parle avec véhémence et d'une voix pleine d'éclats.

CALIGULA : Voilà ce qui me poursuit. Ce dépassement... vois-tu, et l'ordure puante que cela est devenu en quelques heures. Tu as entendu l'autre : le Trésor public ! Ah ! c'est maintenant que je vais vivre enfin. Vivre, Cœsonia, vivre, c'est le contraire d'aimer. C'est moi qui te le dis. Le beau spectacle, Ca;sonia. Et il me faut du monde, des spectateurs, des victimes et des coupables.

// saute sur le gong et commence à frapper, sans arrêt, à coups redoublés.

CALIGULA *(toujours frappant) :* Faites entreries coupables. Je veux les voir. Il me faut des coupables. Et ils le sont tous. *(Frappant toujours.)* — Je veux qu'on fasse entrer les condamnés à mort. Du public, du public, Cœsonia. Je leur montrerai ce qu'ils n'ont jamais vu, ma colombe. *(Il rit à perdre haleine, toujours frappant.)* — Je leur montrerai un homme libre — le seul de tout cet empire.

Au son du gong, le palais peu à peu s'est rempli de rumeurs qui grossissent et approchent. Des voix, des bruits d'armes, des pas et des piétinements.

Caligula rit et frappe toujours. Des gardes entrent puis sortent.

CALIGULA *(frappant) :* Et toi, Cœsonia, tu m'obéiras. Tu m'aideras. Tu m'aideras toujours. Ce sera merveilleux. Jure de m'aider, Cœsonia.

Cœsonia *(égarée, entre deux coups de gong) :* Je n'ai pas besoin de jurer puisque je t'aime.

CALIGULA *(même jeu) :* Tu feras tout ce que je te dirai.

CŒSONIA *(même jeu) :* Tout, Caligula, mais arrête.

CALIGULA *(même jeu) ;* Tu seras cruelle.

CŒSONIA *(pleurant) :* Cruelle.

CALIGULA *(même jeu) :* Froide et implacable.

CŒSONIA : Implacable.

CALIGULA *(même jeu) :* Tu souriras aussi.

CŒSONIA : Oui, Caligula, mais je deviens folle.

Des sénateurs sont entrés, ahuris, et avec eux les gens du palais. Caligula frappe un dernier coup, lève son maillet, se retourne vers eux et les appelle.

CALIGULA *(insensé) :* Venez tous. Approchez. Je vous ordonne d'approcher. *(Il trépigne.)* C'est un empereur qui exige que vous approchiez. [Vous savez ce que c'est un empereur. Ça donne de la copie aux historiens et du prestige à des institutions qui en ont bien besoin.] *(Tous avancent, pleins d'effroi.)* — Venez vite. Et maintenant approche, Cœsonia.

// la prend par la main, la mène près du miroir et, du maillet, efface frénétiquement une image sur la surface polie. Il rit.

CALIGULA : [Plus de Drusilla, tu vois. Plus de Drusilla...] — *[Plus rien, tu vois. Plus de souvenirs, tous les visages enfuis ! Rien, plus rien.]*

Et sais-tu ce qui reste? Approche encore. Regarde. Approchez. Regardez. *(Il se campe devant la glace dans une attitude absurde et démente.)*

CŒSONIA *(regardant le miroir, avec effroi) :* Caligula !

Caligula change de ton, pose son doigt sur la glace et, le regard soudain fixe, dit d'une voix triomphante.

CALIGULA : Caligula.

RIDEAU

ACTE Il

Jeu de Caligula

SCÈNE I

Réunion de sénateurs chez Cherea.

LE VIEUX S. : Il remue dans ma main son doigt du milieu. Il m'appelle petite femme. Il me caresse les fesses. À mort.

PREMIER S. : Il nous fait courir tous les soirs autour de sa litière quand il va se promener dans la campagne.

DEUXIÈME S. : Et il nous dit que c'est bon pour la santé.

TROISIÈME s. : Rien ne peut excuser cela.

LE VIEUX S. : Il n'y a pas d'excuses à cela.

TROISIÈME s. : Non, on ne peut pardonner cela.

DEUXIÈME S. : Patricius, il a confisqué tes biens. Scipion, il a tué ton père. Octavius, il a enlevé ta femme et la fait travailler maintenant dans sa maison publique. Lepidus, il a tué ton fils. Allez-vous supporter cela? Pour moi, mon choix est fait. Entre le risque à courir et cette insupportable vie qui m'est faite dans la peur et l'impuissance, je ne peux pas hésiter.

LE JEUNE SCIPION *(à voix basse) :* Il a tué mon père.

UN CHEVALIER : Nous sommes avec toi. Il a donné au peuple nos places de cirque et nous a poussés à nous battre avec la plèbe, pour mieux nous punir ensuite.

LE VIEUX S. : C'est un lâche.
DEUXIÈME S. : Un cynique.
TROISIÈME S. : Un comédien.
OCTAVIUS : C'est un impuissant, ma femme me l'a dit.

Tumulte désordonné. Des armes sont brandies. Un flambeau tombe. Une table est renversée. Tout le monde se précipite vers la sortie. — Mais entre Cherea, impassible, qui arrête cet élan.

SCÈNE II

CHEREA : Comme vous êtes pressés. Où courez-vous?
DEUXIÈME S. *(indigné)* : Au palais !
CHEREA : J'ai bien compris. Mais vous croyez qu'on vous laissera entrer?
DEUXIÈME S. : Il ne s'agit pas de demander la permission.
CHEREA *(toujours marchant, va s'asseoir sur un coin de la table renversée)* : Et vous croyez que c'est aussi facile que ça? Qu'un homme va mourir parce que vous avez peur?
DEUXIÈME s. : Que fais-tu là, sinon ? Il a couché avec ta femme, je crois.
CHEREA : Il n'y a pas grand mal. Elle m'a dit qu'elle y avait pris du plaisir. *(Un temps.)* Lui aussi, selon toute probabilité.
LE CHEVALIER : Si tu n'es pas avec nous, va-t'en. Mais tiens ta langue.
CHEREA : Mais je suis avec vous. Moi aussi, je veux que Caligula soit tué.
UNE voix : Assez de bavardages.
CHEREA *(se redressant, soudain sérieux)* : Oui, assez de bavardages. Je veux que les choses soient claires. Si j'avais la puissance de Caligula, j'agirais comme lui puisque j'ai sa passion. Mais sur un point, je ne suis pas d'accord avec vous. Si Caligula est dangereux, s'il vous fait la vie insupportable, ce n'est point par ses gestes obscènes, ses cruautés et ses assassinats. *(Ambigu.)* Mais c'est par une passion plus haute et plus mortelle [qu'il ne faut pas craindre d'appeler poésie],
UNE VOIX : Qu'est-ce que c'est que cette histoire?
CHEREA : Cette histoire, bel anonyme, la voici. Par Caligula et pour la première fois dans l'histoire, la pensée *[la poésie]* agit et le rêve rejoint l'action. Il fait ce qu'il rêve de faire. Il transforme sa philosophie en cadavres. Vous appelez ça un anarchiste. Et lui croit être un artiste. Mais dans le fond c'est la même chose.

Moi (il faut bien que je parle de moi), je suis avec vous — avec la société. Non par goût. Mais parce que je n'ai pas le pouvoir et que vos hypocrisies et vos lâchetés me protègent plus sûrement que les lois les plus équitables. Tuer Caligula, c'est établir ma sécurité. Caligula vivant, je suis tout entier livré à l'arbitraire et à l'absurde, c'est-à-dire à la poésie. *(Il les regarde, et d'un ton pénétré.)* —Je vois sur vos visages déplaisants la sueur de la peur. Moi aussi, j'ai peur. Mais j'ai peur de ce lyrisme inhumain auprès de quoi ma vie n'est rien. Ce monstre nous dévore, je vous le dis. Qu'un seul être soit pur, dans le mal ou dans le bien, et notre monde est en danger. *(Un temps.)* — Voilà pourquoi Caligula doit mourir. [Caligula doit mourir pour cause de pureté.]
DEUXIÈME S. *(saute sur un banc)* : Je ne te comprends pas très bien. Mais je suis avec toi quand tu dis que les bases de notre société sont ébranlées. Pour nous, n'est-ce pas, vous autres, la question est avant tout morale. La famille tremble. Le respect se perd. Rome tout entière est livrée au blasphème. Conjurés, la vertu nous appelle au secours. Nous sommes le parti de l'honneur et de la propreté. Et ce sont les principes sacrés de l'ordre et de la famille que nous avons à défendre. Conjurés, accepterez-vous enfin que les sénateurs soient contraints chaque soir de courir autour de la litière de César?
LE VIEUX S. : Permettrez-vous qu'on les appelle « petite femme » et qu'avec le doigt...
UNE voix : Qu'on leur enlève leur femme?
UNE AUTRE : Et leur argent?

Clameur générale : « Non ! »

DEUXIÈME S. : Cherea, tu as bien parlé. Tu as bien fait aussi de nous calmer. Il est trop tôt pour agir. Le peuple aujourd'hui encore serait contre nous. Il n'est pas nécessaire de faire périr un bourreau s'il faut ensuite payer cette exécution de sa propre vie. Veux-tu guetter avec nous le moment de conclure ?
CHEREA : Oui. Laissons continuer Caligula. Poussons-le dans cette voie. Organisons sa folie. Un jour viendra où il sera seul devant un Empire plein de morts ou de parents de morts.

Clameur générale. — Trompettes au-dehors. Silence, puis, de bouche en bouche, un nom : « Caligula ».

PRIÈRE D'INSÉRER (1944)[1]

Avec *Le Malentendu* et *Caligula,* Albert Camus fait appel à la technique du théâtre pour préciser une pensée dont *L'Étranger* et *Le Mythe de Sisyphe* — sous les aspects du roman et de l'essai — avaient marqué les points de départ.

Est-ce à dire que l'on doive considérer le théâtre d'Albert Camus comme un « théâtre philosophique » ? Non — si l'on veut continuer à désigner ainsi cette forme périmée de l'art dramatique où l'action s'alanguissait sous le poids des théories. Rien n'est moins « pièce à thèse » que *Le Malentendu,* qui, se plaçant seulement sur le plan tragique, répugne à toute théorie. Rien n'est plus « dramatique » que *Caligula,* qui semble n'emprunter ses prestiges qu'à l'histoire.

Mais la pensée est en même temps action et, à cet égard, ces pièces forment un théâtre de l'impossible. Grâce à une situation *(Le Malentendu)* ou un personnage *(Caligula)* impossible, elles tentent de donner vie aux conflits apparemment insolubles que toute pensée active doit d'abord traverser avant de parvenir aux seules solutions valables. Ce théâtre laisse entendre par exemple que chacun porte en lui une part d'illusions et de malentendu qui est destinée à être tuée. Simplement, ce sacrifice libère peut-être une autre part de l'individu, la meilleure, qui est celle de la révolte et de la liberté. Mais de quelle liberté s'agit-il ? Caligula, obsédé d'impossible, tente d'exercer une certaine liberté dont il est dit simplement pour finir « qu'elle n'est pas la bonne ». C'est pourquoi l'univers se dépeuple autour de lui et la scène se vide jusqu'à ce qu'il meure lui-même. On ne peut pas être libre contre les autres hommes. Mais comment peut-on être libre? Cela n'est pas encore dit.

1. Pour l'édition conjointe du *Malentendu* et de *Caligula.* Texte écrit par Camus, mais non signé (note de Roger Quiliiot pour l'édition de la Pléiade, p. 1744-1745).

NOTES

Page 35.

1. Sur le premier état du texte (manuscrit 1) figurait le titre : Désespoir de Caligula.

Page 67.

2. Sur les premiers états du texte (manuscrits 1 et 2) figurait le titre : Jeu de Caligula.

Page 107.

3. Sur le deuxième état du texte (manuscrit 2) figurait le titre : Divinité de Caligula.

Page 170.

4. Cette dernière phrase ne figurait pas sur les premiers états du texte. Elle a été rajoutée pendant la guerre.

Page 172.

5. Ces deux dernières phrases ont été également rajoutées pendant la guerre.

RÉSUMÉ

Acte I. — Caligula a quitté Rome depuis la mort de sa soeur et maîtresse Drusilla et cette disparition trouble les patriciens (se. 1 et 2). De retour, Caligula révèle à son confident Hélicon qu'il était parti chercher la lune (3, 4). Caesonia, la « vieille maîtresse », et le jeune Scipion sont impatients de revoir l'empereur (5, 6). Caligula expose son plan : exécuter les patriciens les plus riches et s'emparer de leur fortune (7, 8, 9). Il congédie Cherea et Scipion (10), puis confie ses rêves les plus fous à Cœsonia (11).

Acte II. — Plusieurs patriciens expriment entre eux leur sentiment de révolte contre Caligula (1). Cherea se déclare à leurs côtés, mais au nom de raisons différentes. Il veut pousser au bout de sa logique la folie de l'empereur (2). Caligula ridiculise et brutalise les patriciens (3, 4, 5), puis ordonne qu'on organise la famine parmi le peuple (6, 7, 8, 9). Il exécute Mereia, soupçonné de l'avoir soupçonné (10, 11). Scipion, dont le père fut naguère exécuté par Caligula, confie à Cœsonia son dessein de tuer l'empereur (12). Seul avec lui, il se laisse pourtant attendrir, puis lui déclare l'horreur qu'il lui inspire (13).

Acte III. — Caligula se fait adorer en Vénus (1). Il explique à Scipion qu'il n'est pas un tyran : il s'est seulement, par goût de l'art dramatique, changé en une figure du destin (2). Hélicon tente de l'entretenir du complot qui menace sa vie, mais Caligula s'entête à ne parler que de la lune (3). Le « vieux patricien », à son tour, lui révèle par lâcheté l'existence du complot, mais Caligula tourne son aveu à sa confusion (4). Cherea lui annonce tranquillement qu'il

veut le tuer parce qu'il le juge nuisible; sous ses yeux, Caligula détruit la preuve matérielle du complot (5, 6).

Acte IV. — Scipion révèle à Cherea qu'il ne pourra participer au complot contre Caligula, parce qu'une même flamme leur brûle le cœur (1, 2). Deux des patriciens, convoqués par Caligula, croient leur dernière heure venue, mais l'empereur les a seulement conviés à communier dans une émotion artistique (3, 4, 5). Hélicon revendique auprès de Cherea sa fidélité à l'empereur (6). Pour éprouver les réactions de son entourage, Caligula fait annoncer son agonie, puis sa mort (7, 8, 9, 10). Pour Cœsonia, ce sont ceux qui manquent d'âme qui ne peuvent supporter que l'empereur en ait trop (11). Un concours de poésie, tourné au grotesque par l'empereur, permet pourtant à Scipion d'exprimer son ressentiment (12). Troublé, Caligula, demeuré seul avec Cœsonia, entend ses paroles de tendresse avant de l'étrangler, puis de constater que « tuer n'est pas une solution » (13). Seul face à son miroir, Caligula attend, malgré l'ultime mise en garde d'Hélicon, les coups que viennent enfin lui porter les conjurés (14).